

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

LE MOIS DES FRUITS

MOIS D'OCTOBRE

CONSACRÉ

A NOTRE-DAME DU ROSAIRE
PAR UN RELIGIEUX

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

1 volume in-18 de 356 pages. Prix Franco 35 Crs.

AU TRÈS-RÉVÉREND PÈRE PRIEUR DU COUVENT DE SAINT-DOMINIQUE A FLAVIGNY.

Mon Très-Révérend Père,

Vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, en manuscrit, un ouvrage composé par un religieux de votre couvent. Je l'ai lu avec le plus vif intérêt. Il est bien appelé le *Mois des Fruits*, car les âmes pieuses peuvent y faire une riche moisson de saintes pensées et de salutaires résolutions. L'auteur a eu une heureuse idée, en proposant à la piété française une dévotion que la catholique Espagne pratique depuis plusieurs années, et qui, promptement honorée des plus hautes recommandations et des faveurs de l'Église, est devenue prospère à l'égal du *Mois des Fleurs*.

Marie, chef-d'œuvre de la création et mère de la divine grâce, mérite bien assurément que nous consacrons d'une manière spéciale deux mois de l'année à son culte : le mois de Mai, qui commence par l'épanouissement des fleurs ; le mois d'Octobre, qui termine par la dernière rentrée des fruits le grand mouvement de la fécondité nature.—Penser à Marie, élever notre cœur vers Marie, prier Marie au moment où la nature s'éveille et au moment où, glorieuse de ses productions, elle va prendre son sommeil, rien de plus propre à nous rappeler que nos âmes sont le champ du Père de famille, que la divine semence qui leur a été confiée doit germer, croître, fleurir et produire au centuple, que la céleste rosée et la surnaturelle chaleur de la grâce sont nécessaires à la moisson et à la fructification des vertus chrétiennes, que Marie est la nuée féconde d'où descend la rosée, le miroir fidèle qui nous renvoie plus doux et plus proportionnés à notre faiblesse les rayons du soleil de justice.

Je souhaite donc un prompt et immense succès au *Mois des Fruits*. Apôtres du Rosaire, nous devons nous employer activement à la propagation de cette dévotion. L'auteur l'explique dans son avant-propos, tout son livre nous apprend à la pratiquer. Rien de plus simple que sa méthode. Après avoir établi l'excellence du Rosaire, il propose un jour à notre contemplation l'un des quinze mystères, le lendemain il nous montre le fruit que nous devons en tirer.—Nous cueillerons dans l'Incarnation, premier mystère de joie,—l'humilité ; dans la Visitation—la charité fraternelle ; dans la Nativité de Notre-Seigneur — le

détachement des biens de ce monde ; dans la Purification de la sainte Vierge—la pureté ; dans le Recouvrement de Jésus au temple—l'obéissance.—Des mystères de joie nous passerons aux mystères de douleur. L'Agonie de Jésus au jardin des Oliviers nous excitera à la contrition ; la Flagellation nous enseignera la mortification des sens ; le Couronnement d'épines, la mortification spirituelle ; le Portement de croix nous prêchera la patience ; le Crucifiement, l'amour des croix.—Après les douleurs, la gloire. La Résurrection fortifiera notre foi ; l'Ascension rendra plus vive notre espérance ; la descente de l'Esprit-Saint accroîtra l'amour de Dieu dans nos cœurs ; l'Assomption de Marie nous invitera à l'union avec Dieu ; le Couronnement nous rappellera que toute vertu est inutile sans la persévérance.

Que le mois d'octobre sera bien employé par cette alternance de contemplation et de pratique ! Sous une idée dominante qu'elle admirable variété ordonnée à l'unité de but ! Et remarquons bien que ni les mystères, ni leurs fruits ne se présentent au hasard, mais qu'ils se distribuent en trois périodes progressives. Dans la première nous apprenons, par les vertus initiales, à nous détacher des choses terrestres ; dans la seconde, nous sommes introduits sur la voie des vertus plus directement surnaturelles, qui ont pour objet la purification de notre âme et de nos facultés, en vue d'y établir le règne de Dieu par l'union ; dans la troisième, Dieu entre en triomphateur dans nos âmes, nous unit à lui et nous marque du sceau des élus.

L'auteur du *Mois des Fruits* a parfaitement fait ressortir cet ordre divin. Ses considérations sont simples et élevées, ses exhortations pressantes, ses exemples bien choisis ; dans ses dévotes prières on reconnaît les épanchements d'une âme tendrement dévouée à la meilleure des mères. Je résume tout le livre en quelques mots : solidité, onction, sous une forme pure et élégante.

Tous les associés du Rosaire, tous les enfants de Marie tiendront à posséder cet excellent ouvrage, et, je n'en doute pas, toutes les confréries de la Sainte-Vierge réaliseront bientôt le vœu de l'auteur en célébrant par un culte public le *Mois des Fruits*.

Agréés, mon Très-Révérend Père, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.
F. J. M. L. MONSABRÉ des Frères Prêcheurs, Maître en sacrée Théologie.

PETITES MÉDITATIONS

POUR LA RÉCITATION DU

SAINT ROSAIRE

Par le très rév. Père MONSABRÉ
Des Frères Prêcheurs

7 volumes in-18 Prix, franco, \$1.50

1re SÉRIE : Jésus dans le rosaire—2me SÉRIE : Marie dans le rosaire—3me SÉRIE : Les fruits du rosaire—4me SÉRIE : Les paroles du rosaire—5me SÉRIE : Les intentions du rosaire—6me SÉRIE : Le rosaire et l'eucharistie—7me SÉRIE : Actes d'amour.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DU ROSAIRE

ET DE SA CONFRÉRIE

PAR

Le R. P. CHERY

Des Frères Prêcheurs

1 volume in-18..... Prix, franco, 25 cts.

MANUEL DU

TRES SAINT ROSAIRE

DEVOTION DU ROSAIRE

CONFRÉRIE DU ROSAIRE ; ROSAIRE PERPÉTUEL
ROSAIRE VIVANT

PAR LE R. P. PRADEL

Des Frères Prêcheurs

4ème ÉDITION (ornée de vignettes)

1 volume in-18..... Prix, franco, 38 cts

EXPLICATION DES

QUINZE MYSTÈRES

DU ROSAIRE

PAR M. L'ABBÉ BLETTON

3 beaux volumes in-18 de 110 pages chacun Prix, franco, \$1.00

LE ROSAIRE EN MÉDITATIONS

PAR M. AMÉDÉE NICOLAS

Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Marseille

1 volume in-18 Prix, franco, 33 cts.

LE MOIS D'OCTOBRE

CONSACRÉ A

NOTRE-DAME DU ROSAIRE

Par M. le CHANOINE HALLEZ

1 volume in-32 Prix, franco, 15 cts.

PETITS OPUSCULES :

- PETIT MANUEL DU ROSAIRE VIVANT..... 8 cts.
- MANUEL DES PERSONNES ASSOCIÉES A LA CONFRÉRIE DU ROSAIRE..... 8 cts.
- LE ROSAIRE MIS EN PRATIQUE 5 cts.

Cinquante-deux Homélie

POUR

LES CINQUANTE-DEUX DIMANCHES DE L'ANNÉE

PAR

M. l'Abbé GAUSSENS

1 volume in-12

Prix Franco 75 cts.

XVII^e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

Suite du saint Evangile selon saint Matthieu, Ch. XXII

En ce temps-là, les pharisiens s'approchèrent de Jésus, et l'un d'eux, qui était docteur de la loi, lui demanda pour le tenter : " Maître, quel est le plus grand commandement de la loi ? " Jésus lui répondit : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. " C'est là le premier et le plus grand commandement, et voici le second qui lui est semblable :

" Vous aimerez votre prochain comme vous-même. " Ces deux commandements renferment toute la loi et les prophètes. Comme les pharisiens étaient réunis, Jésus leur fit cette question : " Que pensez-vous du Christ ? De qui est-il fils ? " De David " répondirent-ils. " Comment donc, " ajouta-t-il, " David, qui était inspiré, l'appelle-t-il son Seigneur, lorsqu'il dit : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied ? Si donc David est son Seigneur, comment est-il son fils ? " Aucun d'eux ne put lui répondre, et depuis ce jour personne n'osa plus l'interroger.

SOMMAIRE

I. Précepte de l'amour du prochain. — II. En quoi consiste ce précepte ? — III. Deux aspects sous lesquels il s'offre à nous. — IV. Motifs que nous avons de nous aimer les uns les autres. — V. D'éviter les querelles, les inimitiés et surtout les jugements injustes ou téméraires.

I. L'Evangile d'aujourd'hui, mes frères, nous rappelle le précepte de la charité, que l'Eglise nous présentait, il y a quelques dimanches (XII^e après la Pentecôte), et dans les mêmes termes. Toujours au sommet de l'échelle le grand précepte : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. Mais aussi toujours après ce premier commandement vient le second semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.

Notre amour a ainsi trois objets, Dieu, le prochain et nous-mêmes. Jésus-Christ nous commande d'aimer Dieu et le prochain. Il ne nous commande pas de nous aimer nous-mêmes. Il suppose que naturellement et sans y être poussés, nous nous portons suffisamment à l'accomplissement de ce devoir. En effet, l'amour de soi est essentiel à l'homme ; il fait partie de sa nature et est inséparable de son être. Une providence bienfaisante a placé en nous ce sentiment précieux pour nous faire tendre à la félicité qu'elle nous destine. Nous pouvons pervertir ce sentiment, nous ne pouvons le détruire : et lors même que nous cherchons le bonheur là où il n'est pas, c'est encore par le désir du bonheur que nous sommes maïs, et c'est l'amour de nous-mêmes qui nous anime.

Cependant, nous pouvons observer, avec saint Augustin, que si Jésus-Christ ne commande pas l'amour de nous-mêmes, il ne l'omet pourtant pas ; il le suppose, puisqu'il nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes [S. Aug., *De doctrina christiana*, lib. I, cap. xxvi, n° 27.] Ce sentiment de l'amour de nous-mêmes a besoin d'être dirigé, quelquefois d'être réprimé, rarement d'être excité. Nous nous aimons maïs, nous nous aimons trop, souvent au détriment de l'amour que nous devons aux autres. C'est cet amour poussé hors de ses limites que l'apôtre saint Paul condamne en disant : *Omnes quæ sua sunt quarunt. Ius recherchent leur intérêt particulier. Ils s'aiment eux-mêmes, ils se repaissent eux-mêmes*, disent encore d'autres écrivains sacrés. C'est cet amour excessif de soi que le langage humain flétrit du nom d'*égoïsme*. Au lieu de le contenir dans ses bornes légitimes, Jésus-Christ lui adjoint, comme contrepois en quelque sorte, et comme précepte obligatoire, l'amour du prochain, faisant du premier la règle et la mesure du second ; de telle sorte que, si nous sommes tentés de nous aimer plus qu'il ne faut, l'obligation d'aimer notre prochain comme nous-mêmes nous arrête et nous retienne.

II. Il ne faut pourtant pas se faire du précepte d'aimer le prochain comme soi-même des idées fausses qui le rendraient impraticable, et par là même illusoire, chacun étant bien aise de trouver dans l'impossibilité une excuse pour se dispenser d'un devoir onéreux.

En premier lieu Jésus-Christ prescrit une égalité, non de sentiments, mais de devoirs. Il nous est impossible, et par conséquent il ne nous est pas commandé de sentir pour la totalité de nos

frères, ce que nous ressentons pour nous-mêmes. Nous sommes trop près de nous, trop loin de la plupart des hommes pour que notre sensibilité à leur égard soit la même qu'envers nous. Aimer le prochain comme nous, c'est le traiter comme nous nous traitons, c'est lui souhaiter ce que nous nous souhaitons. Nous désirons pour nous le bonheur, c'est dans notre nature. Nous devons le désirer pareillement à nos frères. Nous travaillons de tout notre pouvoir à nous le procurer. Nous devons nous occuper également d'en faire jouir le prochain. Deux maximes consacrées par l'Esprit-Saint expriment et renferment le devoir de la charité fraternelle : *Ce que tu ne veux pas qu'il le soit fait, prends garde de le faire à autrui.* [Toi., iv, 16.] *Tout ce que tu veux que les hommes fassent pour toi, fais-le pour eux.* [MATTH., vii, 12]

En second lieu, il ne faut pas croire que cette égalité de devoir soit tellement absolue qu'elle ne souffre pas de modification. Il n'y a pas de circonstances où l'amour de nous-mêmes doive être exclusif ; il s'en rencontre où il peut être prépondérant. Dans l'impossibilité où vous êtes de procurer le même bien à vous et au prochain, vous pouvez vous donner la préférence. Vous le pouvez, s'il s'agit de biens temporels, vous le devez, s'il est question de biens spirituels. Quelque sacré que soit le devoir de faire du bien à nos frères, celui de nous sauver lui est supérieur, puisque c'est pour nous sauver que nous devons lui faire du bien. La même loi qui nous ordonne de travailler à leur salut, nous défend d'y travailler au préjudice du nôtre.

Pour ce qui est des biens temporels, si nous pouvons d'ordinaire, dans le conflit de nos intérêts avec ceux d'autrui, préférer les nôtres, il est des cas où, par devoir d'état et par suite d'un contrat tacite ou formel entre nous et la société, nous sommes tenus de nous sacrifier à nos frères et de procurer leur bien temporel aux dépens du nôtre. Ces cas ne sont pas rares dans la vie du soldat, du médecin, du magistrat et du prêtre.

III. Il faut encore dans l'exercice de la charité fraternelle distinguer deux sortes de devoirs, les uns intérieurs, les autres extérieurs. Il peut se trouver des motifs légitimes qui dispensent de ceux-ci, il n'y a jamais de raison qui empêche de remplir ceux-là. Vous êtes pauvre et, par suite, vous ne pouvez faire l'aumône. Vous êtes infirme, par là même vous êtes hors d'état de rendre des services pénibles. Mais les devoirs intérieurs sont toujours praticables. Vous ne pouvez faire du bien à vos frères, vous pouvez au moins leur en désirer. Vous ne pouvez les assister de votre fortune ou de vos services, vous pouvez du moins les aider de vos prières.

Aimer notre prochain de cœur d'abord, rien ne saurait nous dispenser de cet amour. L'aimer aussi d'effet et en vérité, si nous le pouvons et si nos facultés le permettent. *Non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.* [I. JOAN., iii, 18.] Donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades et leur apporter des secours, voilà le côté positif de la charité, celui qui répond à la maxime tirée de Saint Matthieu : *Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le aussi pour eux.*

Mais il y a aussi le côté négatif du précepte : *Ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse, gardez-vous de le faire à autrui.* De là l'interdiction de toute haine, de toute envie, discorde, dissension, querelle, inimitié. L'Apôtre saint Paul énumérant les œuvres de la chair, y comprend les empoisonnements, les homicides, les inimitiés, les disputes, les jalousies, les colères, les rixes, les dissensions, les schismes. Il met tous ces vices sur le même rang que l'idolâtrie, *idolorum servitus*, et déclare que ceux qui s'y livrent n'obtiendront pas le royaume des cieux, *Qui talia agunt regnum Dei non consequentur.* [GAL., v, 20.]

IV. Eh ! pourquoi nous haïrions-nous, aveugles et insensés que nous sommes ? Ne sommes-nous pas frères, enfants du même père ? par nature d'Adam, par adoption de Dieu ? Ne sommes-nous pas un même corps, un même esprit, appelés à la même espérance ? *Unum corpus unum Spiritus, sicut vocati estis in una spe vocacionis vestræ.* [EPI., iv, 4.] N'avons-nous pas tous un même Seigneur, une même foi, un même baptême ? *Unus Dominus, una fides, unum baptisma* [Ibid.], un même Dieu, père de tous, au-dessus de tous, sur tout et en nous tous, *unus Deus et Pater omnium, qui est super omnes, et per omnia et in omnibus nobis.* [EPI., iv, 6]

V. *Diligamus nos invicem*, aimons-nous les uns les autres. C'est surtout parmi nous, mes frères, que cette parole doit trouver sa réalisation. Car si tous les chrétiens ne forment qu'une même famille, à plus forte raison les habitants d'une même paroisse. Ils ont un même pasteur, ils se réunissent dans le même temple, ils s'assoient à la même table sainte, ils entendent la même parole sacrée. Ah ! dès lors, ils ne doivent plus faire qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una.*

Ah ! quel sujet de chagrin pour Dieu qui nous a créés, qui nous conserve, qui nous aime et nous presse tous sur le sein de sa Providence, de voir que nous nous déchirons les uns les autres, que nous nous attaquons et que nous cherchons à nous nuire ! Figurez-vous un père, qui a si souvent réuni dans ses bras ses fils encore jeunes, quand il les voit devenus grands se livrer entre eux aux dissensions, aux querelles, se haïr, se fuir, se maudire. Le cœur de ce père ne serait-il pas déchiré, torturé par ce triste spectacle ? Ainsi de Dieu, de Dieu plus tendre mille fois, plus affectueux que le meilleur de ses pères.

Eh ! mon Dieu ! n'avons-nous donc rien de mieux à faire ici-bas, que nous combattre et nous entre-détruire ? Hélas ! nous sommes comme de malheureux réunis dans une barque sur une mer agitée, au sein des orages et des tempêtes. Au lieu d'unir nos efforts, de concierter nos manœuvres afin d'échapper au jéril qui nous menace, nous nous insultons, nous nous disputons, nous nous battons, et, par nos mouvements brusques, heurtés, par les secousses violentes que nous imprimons au navire, nous le renversons, et barque et passagers, tout devient la proie des flots. Que diriez-vous si, du haut d'un rocher, vous contempriez une pareille scène ? De quelle immensité votre âme serait saisie !

Or telle est l'histoire de la plupart des hommes. Au lieu de s'entendre et de se concierter pour traverser cette mer orageuse de la vie et arriver heureusement au port de l'éternité, au lieu d'unir et par là même de fortifier leur action, ils l'ai-

faiblissent, ils se heurtent les uns contre les autres, et, cherchant à se perdre mutuellement, tombent ensemble dans les abîmes éternels pour lesquels il n'étaient pas faits.

Aimons-nous donc les uns les autres. Faisons-nous du bien les uns aux autres. Interdisons à nos lèvres tout discours malin, toute parole médisante, à notre esprit tout jugement injuste ou téméraire. Eh ! qui êtes-vous, dit l'Apôtre, vous qui jugez ainsi le serviteur d'autrui ? S'il est debout, c'est pour son maître. S'il tombe, de même. *Tu autem quid judicas fratrem tuum, aut quid spernis fratrem tuum ? Omnes enim stabimus ante tribunal Christi.* Oui, nous paraîtrons tous devant le tribunal suprême. Là nous serons jugés selon que nous aurons jugé les autres, et si nous n'avons pas jugé les autres, nous dit Jésus-Christ, nous ne serons pas jugés nous-mêmes. *Notite Judicare ut non judicemini.* N'allons donc jamais, quand il s'agit de condamner nos frères, au-delà de ce que nous voyons, souvenons-nous que nos sens nous peuvent tromper ; si nous ne pouvons excuser les actions, excusons du moins les intentions. Le cœur de l'homme est un abîme où Dieu seul peut descendre et lire à découvert. Pour nous, nous n'y voyons que ténèbres. Ne jugeons donc jamais nos frères et n'estimons personne plus méchant que nous. Ce pécheur que vous êtes tenté de mépriser, peut-être un jour fera pénitence et deviendra un grand saint, tandis que vous, en punition de votre orgueil, vous tomberez dans des fautes plus grandes que celles que vous lui reprochez, et serez rejeté de Dieu.

Un religieux, au moment de la mort, paraissait tranquille et confiant, bien que sa vie n'eût pas été exempte d'imperfections. Le supérieur inquiet de ce calme que ne justifiait pas la sainteté du mourant, lui en demanda la cause. Je n'ai jamais jugé personne, répondit le religieux, j'estime que Dieu ne me jugera pas. [RODRIGUEZ, *Perfection chrét.*, tome I, p. 17] Faisons de même, mes frères, et nous mériterons que Dieu nous donne la même sérénité à notre heure dernière. Ainsi soit-il.

MERVEILLES DIVINES

DANS LES AMES

PAR LE MINISTÈRE DES SAINTS ANGES

PAR

Un Religieux Trappiste

1 volume, gr. in-18, relié

Prix Franco 60 Cts.

APPROBATION.

Sous ce titre : *Merveilles divines dans les âmes par le Ministère des saints Anges*, un religieux de la Trappe de Sept-Fons, dans notre diocèse, a composé un travail que le révérend père Abbé a soumis à notre examen. Sur le rapport à Nous adressé par l'ecclésiastique que nous avons chargé d'en prendre connaissance. Nous l'approuvons bien volontiers, persuadé que, pour la doctrine et la piété dont il est rempli, cet ouvrage sera fort utile à tous ceux qui le liront dans le même esprit qui l'a dicté.

Signé : PIERRE, évêque de Moulins.

CHAPITRE XIV.

LES ANGES DE L'EUCCHARISTIE.

Nos églises, les autels, le tabernacle surtout, sont les lieux de la terre que les esprits bienheureux fréquentent le plus assidûment et avec le plus de complaisance. Saint Jean Chrysostôme, célébrant les saints mystères, se voyait entouré d'une légion de ces princes du ciel. Il disait que non-seulement les anges fléchissent le genou devant la suprême majesté du Fils de Dieu, mais que les seraphins adorent en tremblant et que tous ensemble prennent part au saint sacrifice, soutenant le corps de l'auguste victime, aidant le prêtre à s'acquitter dignement de sa sublime mission : enfin joignant leurs voix à celles des assistants, ils adressent à Dieu cette prière : " Seigneur, nous vous offrons nos supplications pour ceux que votre amour ineffable a prévenus au point de vous soumettre à la mort de la croix pour leur salut. Nous répandons nos vœux pour ceux que vous avez rachetés au prix de votre sang. " Les saints anges sont auprès de l'hostie divine pour réparer nos négligences et notre tiédeur, pour faire amende honorable de nos irrévérences et de nos crimes, pour exciter le zèle des âmes justes, et les disposer à la réception des saints mystères, pour suppléer à notre indigence et nous présenter devant le trône de la miséricorde, lorsque l'amour nous y attire.

L'ANGE GARDIEN DU TABERNACLE.

Le saint abbé Léotius était entré dans une église, un dimanche, pour communier, vit un ange debout au côté droit de l'autel ; il s'en retourna bien vite dans sa cellule fort étonné : alors il entendit une voix qui lui dit : " Depuis que cet autel a été consacré, j'ai ordre de le garder et de ne point l'abandonner. [Saint Jur. l. 3, c. 8].

Écoutez la bienheureuse Angèle de Foligno élevée par son amour pour le Fils de Dieu à la familière société des princes du ciel.

" Je m'acheminai vers la sainte table. J'entendis une voix intérieure qui me disait : Sœur,

tout est bien en toi, et tu vas encore recevoir tout bien. Là-dessus je me demandais à moi-même : si tout bien est en moi, comment osé-je encore recevoir tout bien ? Et l'esprit qui me parlait répondit. L'un n'exclut pas l'autre. Lorsque je fus arrivée à la sainte table, j'entendis la même voix me dire : " Maintenant le Fils de Dieu est sur l'autel selon son humanité et selon sa divinité, entouré de ses anges. " Ces paroles ayant excité en moi un vif désir de voir le Sauveur avec ses anges, Jésus daigna se montrer à moi entouré d'un millier d'esprits célestes, comme dans le ciel un beau soleil au milieu d'une pluie de d'étoiles étincelantes. Sa lumière m'éblouissait par sa pureté, mais lui donnait plutôt un nouvel éclat. Je ne le voyais cependant pas sous une forme quelconque ; c'était aux yeux de mon âme une plénitude, une entière beauté, ou pour mieux dire tout bien, toute perfection, tout charme, toutes délices, et il me fut donné d'entendre : " Amie, tu demeureras ainsi en lui dans la vie éternelle. " Je ne parle pas du bonheur que me donna ce phénomène intellectuel, car il est inexplicable. " La vénérable servante de Dieu se trouvant malade pour la fête des saints anges, souhaitait ardemment de communier. Elle le fit le dimanche d'avant ; mais aucun prêtre ne put lui apporter la sainte communion le jour même. Elle en avait beaucoup de peine et voulut se dédommager de cette privation en s'occupant, dans la méditation, des esprits célestes, de leur multitude, de leur ministère et surtout de leur assiduité à chanter les louanges de Dieu. " Dans mon oraison, je fus, dit-elle, subitement élevée à une haute contemplation et je me vis en présence d'une troupe innombrable d'esprits qui m'indiquèrent un autel ; et cet autel, ils l'appelaient l'autel des anges. Sur cet autel ils me montrèrent les louanges des chœurs angéliques, c'est-à-dire, celui qui en est l'objet et qui est lui-même toute louange, et ils ajoutèrent : " Voici celui en qui se trouve la perfection et le complément du sacrifice auquel vous désirez prendre part. Il est déjà votre époux et vous avez reçu de lui l'anneau de son alliance, mais il veut maintenant ratifier cette union et la consommer à jamais ; préparez-vous donc à le recevoir. " Comment exprimer la joie que me procurèrent ces paroles ? " [Vie de la bienheureuse Angèle. Boll. 4 Janvier.]

" Un jour que j'étais à la messe, dit ailleurs la bienheureuse Angèle de Foligno, et que j'étais toute occupée à considérer l'humilité du Fils de Dieu et cette bonté extrême qu'il nous montre dans l'eucharistie, en se donnant à des créatures si petites et si misérables, il lui plut de me donner une nouvelle et plus claire intelligence de ce qui se passait dans cet auguste sacrement. Je fus ravie en esprit. A la faveur d'une illumination surnaturelle, je le vis accompagné d'une très aimable société dont la vue me causait un plaisir indicible. J'étais d'abord étonnée que cette société pût me voir, tant habituée à ne trouver de joie que dans celle de mon divin maître ; mais

Je remarquai bientôt que le plaisir de voir Jésus-Christ était d'une toute autre nature que celui qui me venait de la vue de son brillant cortège. Admirant donc la splendeur et les charmes de ceux au milieu desquels il se trouvait et désirant de savoir qui ils étaient, j'appris que la troupe triomphante était composée de ces esprits qu'on appelle dans le ciel des *trônes*. Ils étaient étincelants de lumière et formaient une armée si nombreuse que si je n'eusse su comme je le sais et le comprends maintenant, que Dieu fait tout avec mesure, j'aurais cru qu'il n'avait pas gardé cette loi à l'égard de ces hautes intelligences."

La servante de Dieu, se trouvant dans l'église de Koligno, un jour de septembre où l'église célèbre la fête des saints anges, et désirant communier, "je m'adressai, dit-elle, à ces esprits célestes et m'adressant surtout à saint Michel et aux Séraphins je priai de la sorte : "Anges administrateurs, qui avez reçu la puissance et l'office de faire passer Dieu en nous, en nous communiquant sa connaissance et son amour, je vous supplie de me le présenter tel que le Père des miséricordes l'a donné aux hommes, c'est-à-dire, unique, pauvre, affligé, blessé, méprisé, ensanglanté, mort sur la croix. "Les anges répondirent : O bien-aimée de ce Dieu Sauveur ! Ce que vous demandez vous est accordé ; le voici présent devant vous et de plus il vous est donné de pouvoir le présenter à d'autres. Je l'eus présent en effet et je le voyais, dis-je, tel que je l'avais demandé, sanglant, affligé, crucifié et mort sur la croix. J'éprouvai dans ce moment une douleur telle que je croyais que mon cœur allait éclater et se fendre. Mais, chose étonnante, je trouvais en même temps une joie délicieuse en la présence des saints anges qui m'entouraient et je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu, que ces esprits célestes fussent si affables et pussent procurer à l'âme une telle joie." (*Bollan-lus, Act. SS. premier t.*)

SAINTE THÉRÈSE.

"De temps en temps, dit sainte Thérèse, je me sens saisie d'un si ardent désir de la communion que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Cela m'arriva un matin, où la pluie tombait par torrents et semblait m'interdire de faire un pas hors de la maison. Je sortis néanmoins et je me trouvais bientôt tellement hors de moi par la violence de ce désir que quand on aurait dressé des lances contre ma poitrine, j'aurais passé outre. Qu'on juge si la pluie pouvait m'arrêter. A peine arrivée à l'église, j'entrai dans un grand ravissement ; le ciel, qui les autres fois ne s'était ouvert que par une porte, s'ouvrit à mes yeux dans toute son étendue, et alors parut à ma vue le trône du Sauveur. Au-dessus de ce trône, j'en aperçus un autre sans rien voir et, par une connaissance qui ne peut s'exprimer, je compris qu'il résulait la divinité. Je vis une multitude innombrable d'anges qui me semblèrent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais déjà vus dans le ciel.

Je pensais que c'étaient des Chérubins ou des Séraphins, parce que leur gloire, comme je viens de le dire, l'emportait beaucoup sur celle des autres : ils paraissaient tout enflammés. Le bonheur céleste dont je me sentis inondé, comment le rendrai-je ? C'est quelque chose d'ineffable. Je compris que tout le bien qu'on peut souhaiter se trouvait là. Il me fut dit, par qui ? je l'ignore (par une de ces hautes intelligences, on n'en peut douter), que ce qui était alors en mon pouvoir était de comprendre que je ne pouvais rien comprendre de ce bien invisible. La vérité est, qu'à partir de cette époque, j'étais remplie de honte à la seule pensée que je fusse capable, je ne dis pas de m'affectionner, mais de m'arrêter même à quelque chose de créé, le monde ne me paraissant qu'une fourmilière. J'assistai à la messe et je communiais, mais je ne saurais dire comment je fus durant tout ce temps, car il me parut très court, et je fus extrêmement surprise de voir, quand l'horloge sonna, que j'avais été deux heures dans le ravissement et dans cette gloire ; le temps s'écoule rapidement en cette société." (*Vie de sainte Thérèse, par elle-même. Addit. au c. 33.*)

LE PÈRE BALTHASAR ALVAREZ.

Le père Balthasar Alvarez de la société de Jésus et confesseur de sainte Thérèse était un ange à l'autel : il ravissait par sa modestie et son recueillement durant les saints mystères, et sa ferveur se communiquait à ceux qui le voyaient offrir l'adorable sacrifice. Sainte Thérèse le vit un jour ayant sur sa tête tout le temps qu'il fut à l'autel un diadème d'une grande splendeur. Sa ferveur re-loublait après la consécration. Lui seul avec son Dieu, face à face avec Jésus-Christ, il adorait, il contemplait, il s'embrasait ; ce regard d'amour, cet entretien du cœur, ce commerce intime, cet écoulement de toute son âme en son Dieu se prolongeait plus ou moins. Aussi l'oblation sainte de l'Agneau sans tache était-elle son secours et son refuge dans ses peines, ses tentations, ses épreuves, ses difficultés ; et Notre-Seigneur lui donnait de grandes lumières, l'inondait de ses consolations intérieures, l'éclairait sur ce qu'il avait à faire. Ces saintes communications ne purent rester secrètes. Partout on disait que tandis qu'il était à l'autel, les Anges gardiens lui faisaient connaître les besoins spirituels des personnes qu'il confessait ou qu'il dirigeait. C'est dans ce sens que sainte Thérèse a écrit dans le livre de sa vie, que le père Balthasar Alvarez qui était son confesseur, connaissait si parfaitement l'état de son âme et la nature des grâces extraordinaires dont elle était favorisée, par une lumière surnaturelle que Notre-Seigneur lui communiquait ou par lui-même, ou par le ministère d'un ange pendant que ce serviteur de Dieu offrait le saint sacrifice. (*Vie de sainte Thérèse, note du chap. 28.*)

DE L'ÉDUCATION

PAR MGR DUPANLOUP

Evêque d'Orléans

3 volumes in-12 Prix Franco \$2.63.

DE LA HAUTE ÉDUCATION

INTELLECTUELLE

PAR MGR DUPANLOUP

Evêque d'Orléans

3 volumes in-12 Prix Franco \$2.63.

DE L'ÉDUCATION

DANS

LES PENSIONNATS DE DEMOISELLES

PAR MÉLANIE VAN BIERVLIET

1 volume in-12 Prix Franco 88 cts.

DE L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

DES ENFANTS

PAR M. L'ABBÉ JUSTIN VERNIOLLES

1 volume in-12 Prix, franco, 75 cts.

L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES

SOUS L'INFLUENCE DE LA FOI

PAR MME REMOND DE GOY

1 volume in-12 Prix Franco 60 cts.

DE L'ÉDUCATION

DANS LA FAMILLE

LE COLLÈGE ET LES INSTITUTIONS

PAR

LE R. P. CHAMPEAU C. S. C.

1 volume in-12 Prix Franco 50 cts.

DE

L'ÉDUCATION DES FEMMES

LE MONDE, LE CHEZ SOI, LA FAMILLE

PAR

Mme LA COMTESSE DE BASSANVILLE

1 volume in-12 Prix Franco 75 cts.

REFLEXIONS ET CONSEILS PRATIQUES SUR

L'ÉDUCATION

POUR SERVIR DE GUIDE

AUX MÈRES ET AUX INSTITUTRICES

PAR M. L'ABBÉ BALME-FRÉZOL

2 volumes in-12 Prix, franco, \$1.75

CONSEILS A UNE JEUNE PERSONNE

A SA SORTIE DU PENSIONNAT ET A SON ENTREE DANS LE MONDE

PAR UNE URSULINE IRLANDAISE

1 volume in-12 Prix, franco, 50 cts.

CONSEILS AUX PARENTS

SUR

L'ÉDUCATION DE LEURS ENFANTS

PAR M. ANTONIN RONDELET

1 volume in-12 Prix Franco 50 cts.

LE

LIVRE DES JEUNES FILLES

CONSEILS AUX JEUNES PERSONNES QUI ONT TERMINÉ LEUR ÉDUCATION PAR UNE RELIGIEUSE DE LA NATIVITÉ

CINQUIÈME ÉDITION

1 volume in-12 Prix Franco 65 cts.

DE

L'Éducation chrétienne des filles

OU

LE LIVRE DE LA MÈRE, DE L'INSTITUTRICE ET DU PRÊTRE

PAR M. L'ABBÉ DE CLÈVES

1 volume in-12 Prix Franco 75 cts.

FEMINIANA

Education, influence, caractères et devoirs des femmes, avec commentaires

PAR

JEAN D'ARCHE

1 volume in-12..... Prix Franco 63 Cts.

APPROBATION.

Monsieur,

Si vous n'aviez écrit qu'un livre habilement pensé, savamment composé et d'une lecture agréable, vous mériteriez encore des éloges; et je ne serais pas le dernier à vous donner les miens. Car dans ce temps d'évidente décadence littéraire et d'incontestable affaiblissement du vrai tact artistique, il y a un mérite réel à produire des œuvres où le goût pur et les saines traditions sont scrupuleusement respectés. Mais dans votre *Feminiana* vous avez poursuivi un but plus noble et vous avez acquis une gloire plus solide. Le sujet que vous avez traité est d'une actualité palpitante et d'une immense portée. Vous ne vous êtes pas laissé effrayer par la renommée immortelle ou l'esprit gracieux de ceux qui avant vous avaient traité le même sujet. Vous avez hardiment posé votre pied dans un sentier que Fénelon avait semé de gloire par son traité de l'Éducation des filles, et où Aimé Martin avait jeté tant de traits charmants par son livre intitulé : *De l'Éducation des mères de famille*. J'ai eu aussi dans le temps, sous les yeux, une effusion, toute d'âme, d'une mère qui, dans un livre plein d'émotion, donnait des conseils à sa fille. Cette lecture a laissé dans mon esprit un souvenir tout parfumé d'attendrissement et d'admiration sincère. Lors donc que j'ai ouvert votre livre, Monsieur, il allait rencontrer dans mon âme et dans mes souvenirs les plus vifs de redoutables rivaux. Je m'empresse de vous dire, et je vous le dis avec bonheur, sans rien perdre de mon estime, ces brillants rivaux ne m'ont pas empêché de goûter le charme de votre livre, ni d'apprécier surtout ce qu'il renferme de réellement solide et d'éminemment pratique.

Avec une abnégation profonde, vous êtes descendu de cette hauteur des principes, vous êtes sorti de ce vague majestueux qui se prête si facilement à la pompe du style et au fracas des périodes. Vous êtes résolument entré dans cette minutie de détails où il est si difficile de garder la dignité de la parole et la noblesse de l'expression. Et pourtant, en suivant l'obscur ménagère jusque dans les soins les plus humbles de son foyer, vous ne tombez jamais dans la trivialité, pas même dans la vulgarité. Ah! c'est que, vaincu du haut rôle de la femme dans la société, vous n'avez rien vu de petit, rien de méprisable dans tout ce qu'elle peut dire, dans tout ce qu'elle peut faire. Elle vous apparaît toujours grande et vénérable auprès du lit d'un père mourant, pour qui son sourire attendri est comme le dernier gracieux rayon de la vie; auprès du berceau de son fils qu'elle enveloppe d'une atmosphère de tendresse; auprès d'un époux que la misère et la douleur éprouvent et dont elle sait relever l'énergie par une parole pleine de courage et de sympathie.

Où, Monsieur, c'est par ces petites choses qu'on arrive aux grandes; c'est par les détails imperceptibles que commencent, se perfectionnent,

se consomment les œuvres immortelles. Dans la vie civile, comme dans la vie spirituelle, malheur à l'esprit inconsidéré et superbe qui méprise les petites choses, et qui ne sait accorder aucune estime à ceux qui s'y dévouent. Il ne saura jamais, ni par lui ni par les autres, rien faire de grand: *Qui spernit modica, paulatim decidet...* Il ne s'entendra jamais dire par le grand rémunérateur de la vie future: «Courage, bon serviteur! puisque vous avez été fidèle en peu de choses, vous aurez le gouvernement de dix villes.»

O femme, sous le voile modeste et dans le nuage obscur qui t'enveloppe, que ton rôle est grand et sublime! C'est toi qui façones et pétris à ton gré le cœur de l'homme. Tu as la force redoutable de la grâce, la puissance insinuante de la faiblesse. L'empire irrésistible de la prière et des larmes! C'est toi qui es l'élément et la vie de la famille; tu es la source et la base de la société. Si tu es bonne, vertueuse, véritablement chrétienne, sous ton souffle vivifiant la famille grandira et demeurera pure; la société se conservera saine, vigoureuse et puissante! Et par tes soins qui auront paru si humbles et si petits, cette société, cette famille feront un jour de saintes et grandes choses.

Qu'y a-t-il donc de plus important que de veiller à l'éducation de la femme? Je dis à l'éducation et non à l'instruction futile et prétentieuse. Grâce, ne faisons pas des femmes des docteurs en rubans et en falbalas; elles y perdraient le meilleur de leurs charmes pudiques, sans y gagner beaucoup en estime et en gloire. N'oublions pas trop la *Femme savante* de Molière, les *Das bleus* de Lord Byron, et la réponse plus que sévère de Bonaparte à madame de Staël. Ne perdons jamais de vue que le cœur de la femme est le creuset où se fond et se purifie le cœur de l'homme, et qu'il faut que ce creuset soit bien net et bien solide pour que le précieux métal en sorte dans d'excellentes conditions et avec toutes les qualités désirables. Il faut que la femme soit instruite, oui, sans doute; mais, avant tout, de ses saintes obligations et de son rôle magnifiquement providentiel dans la société.

Vous l'avez justement et fort bien dit, Monsieur, la femme dans nos temps modernes ne peut grandir et se former que sous l'inspiration chrétienne. Vous placez sous son regard, comme modèle, la Vierge auguste, ce type immaculé de toutes les vertus, cet idéal heureusement réalisé de la *femme forte* et tendre, humble et grande, modeste et brillante de gloire; la vierge couronnée de pudeur, l'épouse fidèle et soumise, la mère au cœur débordant de dévouement et de tendresse. Ah! c'est ici que nous pouvons et devons dire à la femme chrétienne: *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est!*

O femme, ô mère à qui Dieu prépare tant de douleurs, contemplez Marie au pied de la Croix... Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués,

† FERDINAND, CARD. DONNET.
Archevêque de Bordeaux.

LES SOIRÉES DU PENSIONNAT

PAR ERNEST VIAL.

1 volume in-8 Prix Franco, 63 cts.

ECOLE DES

JEUNES DEMOISELLES

PAR L'ABBÉ REYRE.

1 volume in-8 relié Prix Franco, \$1-25

LES FRUITS D'OR DU PENSIONNAT

OU

CHOIX DE NARRATIONS

PAR FÉLIX BONNAL.

1 volume in-12 Prix Franco, 50 cts.

LE QUESTIONNEUR DE LA JEUNESSE

OU

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE ET AMUSANTE.

Recueil progressif embrassant les différentes branches de l'instruction, dans ce qu'elles ont de plus propre à exciter l'intérêt et à rendre l'étude agréable.

PAR LE DOCTEUR TH. OLIVIER.

1 volume grd. in-8—Prix Franco, 75 cts. Le même relié, \$1.25.

SOUVENIRS DU PENSIONNAT

PAR MELANIE VAN BIERVLIET.

1 volume in-8 Prix Franco, 75 cts.

SIMPLES CONSEILS AUX JEUNES FILLES

SUR LES

PETITES VERTUS ET LES PETITS DÉFAUTS PARTICULIERS A LEUR AGE

Par A. B.

1 volume in-12 Prix Franco, 63 cts.

L'OBEISSANCE

ENSEIGNÉE

AUX ENFANTS

PETIT TRAITÉ EN HISTOIRES

SUR LA DÉSŒBBISSANCE ET LA SOUMISSION

PAR M. L'ABBÉ V. DUMAX

1 volume in-12 Prix, franco, 38 cts.

DE

L'ÉDUCATION DES FILLES

PAR FÉNELON

Brochure in-18 Prix Franco 20 cts.

COURS COMPLET D'INSTRUCTIONS

D'APRÈS LE PLAN, LA MÉTHODE

ET SOUVENT MÊME

Le texte du Catéchisme du Concile de Trente

PAR

M. l'Abbé GAUSSENS

2 volumes in-12.....Prix, franco, \$1.50

LE PECHEUR D'HOMMES

PAR

M. l'Abbé MOIGNO

1 volume in-12.....Prix, franco, 50 cts.

PRINCIPES FONDAMENTAUX

1. Sur les rapports de l'Église et de l'état,
2. Sur la liberté et l'organisation de l'enseignement,

SUIVIS DU

Secret glorieux de la lutte contre l'Église

PAR

M. l'Abbé MOIGNO

1 volume in-12.....Prix, franco, 38 cts.

LE CHEMIN DE DAMAS

PAR

Le Général Ambert.

1 volume in-12..... Prix, Franco, 75 Cts.

LE SOLDAT ET LA SŒUR.

Mme de Sévigné, regardant tomber sur ses vitres une pluie glacée et se souvenant qu'un courrier traversait la France par ce temps affreux pour lui apporter une lettre de sa fille, s'écriait : " Mon Dieu, que je vous remercie d'avoir inventé la cupidité ! "

Cette boutade nous revient en mémoire lorsque nous entendons l'orage gronder au dehors, et que nous voyons l'eau du ciel inonder la plaine. Mais, au lieu de songer au courrier qui, pour le gain, brave la tempête, nous pensons à ces pieuses filles que la religion conduit d'hôpital en hôpital afin de soigner les pauvres et les malades. Alors nous nous écrions : " Mon Dieu, que je vous remercie d'avoir créé la charité ! "

Le courrier de Mme de Sévigné ne mérite pas l'anathème. Il faut même convenir que sa cupidité est utile à la fille qui a le bonheur d'écrire et à la mère qui lit avec délices la lettre de son enfant. Ce courrier personnifie la société dont l'activité prend sa source dans la cupidité, inventée par les hommes et non par Dieu, quoi qu'en dise Mme de Sévigné.

Mais si le Dieu des chrétiens n'a pas inventé la cupidité, il est impossible de nier que la charité vient de Dieu et qu'il a enseigné au monde cette chose ignorée de l'antiquité et que nous nommons le sacrifice.

Celui qui rencontre une sœur de charité, à quelque ordre qu'elle appartienne, pense aux vieillards dont ses mains cicatrisent les plaies, et aux petits enfants qu'elle instruit à l'école du village. Ce sont là d'immenses services. Cependant, il y a dans ces religieuses quelque chose de plus grand que le service, et surtout de plus digne d'admiration. Comme l'a dit Montalembert en parlant des moines d'Occident, ce quelque chose est la lutte permanente de la liberté morale contre les servitudes de la chair. C'est l'effort constant de la volonté à la poursuite et à la conquête de la vertu chrétienne, c'est l'effort victorieux de l'âme dans ces régions suprêmes où elle retrouve sa vraie, son immortelle grandeur.

Les soins donnés aux vieillards, aux infirmes et aux petits enfants ne sont, en quelque sorte, que l'accessoire de la vie des sœurs de charité. Nous ne voyons que leurs travaux matériels, les sacrifices faits au monde et les mortifications. Ce qui est des âmes semble échapper à notre vue.

Ces religieuses, vêtues d'une étoffe grossière, humbles et pauvres, ne sont, aux yeux du monde, qu'infirmités dévouées et institutrices habiles. Si elles n'étaient que cela, elles seraient d'humaine origine, tandis qu'elles sont d'institution divine. En se faisant pauvres, elles réhabilitent la pauvreté. Elles enseignent à tous que la liberté se trouve dans l'obéissance, la grandeur dans l'humilité, et la paix dans la lutte, la joie dans le sacrifice, et que le seul trésor de la terre est la charité chrétienne.

Le cloître est l'unique asile de l'égalité. Là travaillent ensemble la fille du prince et la fille du labourer. Elles unissent leurs voix pour la prière, et ne se donnent entre elles que les doux noms de " mère " et de " sœur ".

Elles font plus et mieux que soigner la vieillesse ou instruire l'enfance. Elles guérissent les vices du monde par de magnifiques exemples de vertu, elles donnent des leçons à la société en enseignant le respect de la règle, l'abnégation, le dévouement, tandis qu'autour d'elles tout est révolte, égoïsme et cupidité.

Si, dans les choses de ce monde, le prêtre apparaît avec la sainteté et la grandeur de sa mission, s'il nous montre le Christ calomnié, persécuté, trahi et mis à mort, la religieuse est comme l'image de la Vierge Marie. Elle en a toute la majesté et en même temps la sainte poésie. L'homme avec sa sévérité et sa parole grave peut quelquefois intimider, tandis que la femme, malgré la dignité de sa vie, séduit par la douceur de ses discours et découvre pour ainsi dire les mystères de la vie surnaturelle.

Nous dirions volontiers que la sœur de charité a fait, par ses actions naïves, plus de conversions que le prédicateur par sa parole retentissante.

Elles passent sur la terre sans que le bruit de leurs pas éveille un seul écho; elles passent en silence, les yeux baissés et les mains jointes. Elles traversent les mers et vont mourir au loin pour le salut de frères inconnus, de frères coupables, de frères criminels. Oui, elles meurent au baigne en soignant des assassins. Mais, avant de mourir, leur limpide regard se tourne vers le ciel où elles ont ramené des âmes égarées.

Lorsqu'elles sont mortes, la supérieure du couvent fait ajouter un nom au chapitre des martyrs de la maison; les sœurs prient pour elle; et le monde poursuit sa route, sans se douter qu'une pauvre femme vient de tomber pour le salut de tous.

Lorsqu'un homme haut placé disparaît de la vie, mille voix font entendre ses louanges. Lorsqu'un soldat est mortellement frappé à l'assaut d'une redoute, son nom retentit plus ou moins loin; mais la sœur de charité s'en va comme tombe la feuille de l'arbre.

En vérité, nous serions bien cruels, si nous n'avions pour excuse notre ignorance. Oui, nous ignorons la plus grande partie des choses de la terre, les belles et les nobles surtout.

Lorsque dans une salle d'hôpital nous voyons une sœur de charité soigner un moribond comme elle soignerait son propre père; lorsque dans un port de mer nous coudoyons en passant une pauvre petite sœur qui marche vers le navire prêt à voguer pour les rivages lointains; lorsqu'en Chine, au Sénégal, à Cayenne, nous apercevons notre sœur de France oublier la patrie pour le ciel, sommes-nous jamais troublés par ces apparitions?

Songons-nous que cette humble fille a comme nous un foyer domestique, une vieille mère peut-être qui pleure son absence; des frères, des sœurs, des amies, une famille enfin qu'elle a quittés pour aller aux pauvres, aux infirmes, aux petits enfants inconnus, aux criminels, pour aller enfin à ceux qui souffrent justement ou injustement?

Non, nous n'arrêtons pas un seul regard sur cette femme et nous trouvons naturel que d'autres donnent leur vie pour nous.

Encore si, oubliant ces femmes qui se condamnent à la peine perpétuelle, nous élevions notre pensée vers le mobile qui les inspire et vers l'espoir qui les soutient, le mal serait moins grand. Mais quel homme du monde, savant ou ignorant, se demande quelle puissance surnaturelle console ces pauvres filles des amertumes de leur vie?

On ne saurait cependant méconnaître que cette faible femme succomberait sous le poids du fardeau qu'elle porte si une invisible main, la main de Dieu, ne soutenait ses pas.

Nous concevons sans peine que des hommes forts, des hommes instruits, tels que saint Martin, soldat, moine, évêque; saint Benoît, le fondateur du Mont-Cassin; saint Grégoire le Grand et cent autres que nous pourrions citer, se soient élevés, par la puissance de leur génie, au-dessus des défaillances humaines en mesurant d'un œil calme la distance qui sépare la terre du ciel; mais que des femmes étrangères aux sciences et aux lettres, des femmes simples et timides, élèvent leurs âmes jusqu'au point d'atteindre les saint Martin, les saint Benoît et les saint Grégoire, il y a là le témoignage le plus manifeste et le plus éclatant de la vérité du christianisme.

Lorsqu'il démontrait ces vertus, Châteaubriand a rappelé une page bien obscure de l'histoire, mais qui renferme une vérité : " Dieu a différents voies pour appeler à lui ses serviteurs. Le capitaine Caraffa sollicitait à Naples la récompense des services militaires qu'il avait rendus à la couronne d'Espagne. Un jour, comme il allait au palais, il entra par hasard dans l'église d'un monastère. Une jeune religieuse chantait; il fut touché jusqu'aux larmes de la douceur de sa voix; il jugea que le service de Dieu doit être plein de délices, puisqu'il donne de tels accents à ceux qui lui ont consacré leurs jours. Il retourne à l'instant chez lui, jette au feu ses certificats de service, se coupe les cheveux, embrasse la vie monastique et fonde l'ordre des *Ouvriers pieux*, qui s'occupe en général du soulagement des infirmités humaines. Cet ordre fit d'abord peu de progrès, parce que dans une peste qui survint à Naples, les religieux moururent tous en assistant les pestiférés, à l'exception de deux prêtres et de trois clercs. "

Dieu appelle à lui le capitaine Caraffa par la douce voix d'une jeune religieuse. Ce soldat ne voit pas la religieuse, il ignore quel cantique sort de ses lèvres, mais des sons pleins de charmes arrivent jusqu'à lui. C'est l'ange de la prière qui appelle ce rude capitaine. Touché de la grâce, il dépouille la cuirasse et dépose l'épée, pour prendre le froc et s'armer de la croix.

Rien ne nous plaît autant que les retours dans le bon chemin. Il nous semble voir un malheureux voyageur égaré la nuit dans les sentiers obscurs de la forêt. Une éclatante lumière peut le remettre sur sa route. Du château voisin les lustres éblouissants peuvent éclairer ses pas, mais je ne préfère pour le voyageur la rencontre d'un petit enfant portant une lanterne aux pâles rayons; il faut approcher de terre la lumière qu'agite le vent, il faut la préserver en la protégeant de la main; il faut marcher pas à pas, lentement au milieu des ombres; il faut éviter les ronces et les pierres; enfin, il faut lutter.

Le capitaine Caraffa me semble bien favorisé, puisque Dieu met devant lui une éclatante lumière. Je sais bon nombre d'histoires où le voyageur égaré n'a rencontré au plus profond de la forêt que l'enfant du village voisin, portant sa lanterne, petite étoile voilée par les nuages.

Permettez-moi de vous raconter l'une de ces histoires.

II

Il y avait, au 3e régiment de chasseurs d'Afrique, un brigadier dont le nom était Jean Claude, dit le Parisien. Ce surnom lui venait moins de ce qu'il avait vu le jour au faubourg Saint-Antoine que de son esprit gaulois, de son intarissable verve populaire, de son entrain d'atelier et d'un scepticisme désespérant. Enfant de Paris, Jean Claude avait fait ses premiers pas dans les carrefours, loin du regard paternel. Il rentrait ou ne

rentrait pas au logis et nul ne s'en inquiétait. Cependant ses vêtements en lambeaux, son visage et ses mains déchirées lui valurent souvent de rudes corrections. Il ne s'en inquiétait guère.

Fils d'un robuste charpentier, Parisien lui-même, bon ouvrier et honnête homme, Jean Claude apprit de son père la probité. Ce fut tout. La morale de la mansarde consistait à ne pas voler et à ne pas tuer.

De sa mère, il n'avait conservé qu'un vague souvenir. La pauvre femme était morte lorsqu'il était en bas âge, et ses souvenirs lui rappelaient confusément le convoi du pauvre. Seulement, le cercueil, porté sur les épaules de deux hommes, était suivi du père conduisant son enfant par la main. Il y avait aussi un prêtre vêtu de blanc et de noir. Le Parisien ne savait rien de plus.

Un matin, son père le conduisit à l'école. Il prit sa place sur les bancs où passent rapidement les enfants du peuple.

Son esprit vif, sa prodigieuse mémoire, une sorte de curiosité et beaucoup d'amour-propre lui firent bientôt une véritable supériorité. Il obtint tous les prix, et son nom figura souvent au tableau d'honneur. Nul ne songeait à son instruction religieuse, lorsqu'un bon vicair le saisit au passage.

Après plusieurs refus successifs, il fut admis à la première communion. Le souvenir qui lui en resta fut un habit neuf à boutons brillants comme l'or.

Ce fut une terrible journée que celle où il fallut prendre le rabot et se mettre à l'ouvrage. Mais le père avait dit : " Garçon, le temps est venu de gagner ton pain. "

On se levait tôt pour se coucher tard. Les bras nus, le tablier sur la poitrine, l'enfant travaillait sous le regard sévère d'un contre-maître prompt aux colères. Le métier n'était pas dans les goûts de Jean Claude, mais n'était-il souvent un autre chemin que celui de l'atelier.

L'un des habitués de la taverne voisine, il passait ses soirées dans les théâtres du boulevard, connaissait les figurants, se mêlait à eux et s'approchait même familièrement des acteurs. Il saluait les auteurs et savait tout le répertoire. On le voyait au palais de justice lorsque se jugeait une affaire importante, et jamais il ne manquait une revue.

Il apprit l'histoire et la géographie dans les romans d'Alexandre Dumas, mais il ne cachait pas sa préférence pour Pigault-Lebrun.

Le Jardin des Plantes lui avait enseigné l'histoire naturelle, tandis que Beranger l'initiait aux charmes de la poésie. Il avait vu les expositions d'agriculture et de peinture, il n'était pas étranger à la navigation, car une fois le plus habile des canotiers cherchant un matelot l'avait engagé pour un voyage de Paris à Rouen, aller et retour. Sa passion pour les courses dépassait toutes les autres. Il parlait volontiers l'idiome du turf, disait la généalogie des chevaux et se serait donné le luxe de parier, si sa bourse n'eût été vide.

Le Père Lacordaire a prononcé dans la chaire de Notre-Dame un mot répété par les échos de la vieille basilique. Nous n'oserions écrire le mot sans cette sorte d'anoblissement. Glissons-le à la hâte pour n'y plus revenir et traçons-le sur le front de Jean Claude : il fut un blagueur complet.

A vrai dire, son savoir suffisait pour entrer de plain-pied dans les fonctions. Il en avait assez pour devenir commis dans un ministère, inspecteur dans une administration quelconque et même député avec un gouvernement parlementaire.

Aussi l'ambition le mordit-elle au cœur. Les romans-feuilletons d'un côté, les professions de foi de l'autre, achevèrent ce qu'avait commencé la paresse. Le malheureux Jean Claude rêvait la fortune, les jouissances et le repos.

Il fallait cependant gagner son pain. Le père lui avait même dit un jour qu'il sentait ses forces diminuer, et que bientôt Jean Claude aurait à gagner deux parts de pain.

Le pauvre ouvrier disait vrai, la force était usée. Si bien que monté sur un échafaudage, il se laissa choir et mourut le lendemain à l'hôpital.

Voilà Jean Claude seul sur la terre. Après avoir donné une lame à son pauvre père, il vendit ses outils, son mobilier, et, tête baissée, se lança dans les hasards de la vie.

Il exerça tous les métiers. Acteur sifflé, Jean Claude dut renoncer au théâtre. On le vit successivement commis-voyageur, maître de cérémonies dans un café chantant, employé aux pompes funèbres, professeur de billard et courtier d'élections. Puis, il descendit peu à peu jusqu'aux derniers échelons et connut la misère.

Jamais cependant il ne faillit à l'honneur. S'il ne fut pas irréprochable aux yeux des hommes délicats, il eut le mérite de se tenir à l'écart de ces associations méprisables qui, sous prétexte de politique ou de finance, portent le désordre et la ruine dans la société.

Mais si Jean Claude ne franchit par les bornes posées par le code, les limites de la morale ne furent pas toujours respectées.

Un mot de la langue française peint à merveille l'état de sa personne. Il était démoralisé. Sans croyances d'aucune sorte, il manquait de point d'appui. Mécontent de lui et mécontent des autres, Jean Claude maudissait la société. Le malheureux ne se doutait pas qu'il avait déserté son poste, et que le monde grand ou petit ne doit aux déserteurs qu'un châtement nommé le mépris.

Il avait une haine profonde pour l'autorité et pour l'Eglise. Une sorte d'instinct l'avertissait que ces deux grandes choses seraient pour lui d'invincibles obstacles.

Jean Claude allait être fatalement entraîné dans les abîmes sans fond qui jamais ne rendent leur proie, lorsqu'il fut retenu sur le bord.

Devons-nous dire que le hasard lui fit rencontrer un soldat, ou bien que Dieu mit sur son chemin le cavalier venu en congé de Constantine à Paris? Le lecteur fera le choix entre ces deux formules. Nous préférons la seconde, puisqu'il s'agit d'un secours et d'un salut.

Le soldat fit à Jean Claude un séduisant tableau

de la vie militaire. Comme il était quelque peu clerc, le semestrier ne cacha pas au Parisien que le bon La Fontaine avait composé une fable dans laquelle un loup qui n'avait que les os et la peau, avait fait rencontre d'un dogue aussi puissant que beau. Il conta la chose à Jean Claude, qui, contrairement à l'opinion du loup, préféra le collier à la liberté de mourir de faim.

Bien lui en prit, car le métier de soldat lui enseigna le respect de l'autorité en attendant mieux. Voilà donc Jean Claude cavalier au 3e régiment de chasseurs d'Afrique, beau régiment s'il en fut, où le collier était doux à porter.

Quinze mois après, Jean Claude, les galons de brigadier sur les manches, était une sorte de petit héros de bivouac donnant toujours le premier coup de sabre et rentrant le dernier à l'escadron après une charge sur l'ennemi. Son chant joyeux réveillait les échos du désert et ses gais propos en langue franco-arabe, inventée par lui, faisaient rire jusqu'aux larmes les graves musulmans. Ce n'était plus Jean Claude, mais le Parisien. Nous lui conserverons donc ce nom, que d'ailleurs il préférait au premier, puisqu'il disait : " Jean Claude s'est noyé en traversant la Méditerranée. "

Le Parisien rendit de véritables services au régiment. Non seulement il soutenait par sa verve et ses compliments le moral de ses compagnons, non seulement il faisait oublier les misères du bivouac en jouant la comédie, la tragédie et le vaudeville; non seulement il racontait de longues histoires qui entretenaient la veille aux avant-postes, mais encore il savait tous les métiers et les enseignait généreusement; cordonnier, tailleur, sellier et surtout cuisinier. Le Parisien mettait ses talents à la portée de tous. Dans une expédition du côté de Setif, il rendit potable en la désinfectant l'eau bourbeuse d'un marais. Ses camarades lui volèrent par acclamations un gobelet d'honneur.

La transformation de l'homme était complète. La discipline, l'air vivifiant de l'armée, la hiérarchie, l'alternative d'obéissance et du commandement avaient métamorphosé cet enfant de Paris. Ce petit faubourien, ce mauvais ouvrier, ce coureur de places, ce paresseux était un vaillant homme de guerre, actif, courageux et surtout plein de bonté.

Sans le savoir et sans le chercher, le Parisien trouva sous le drapeau une foule de petites vertus qui germent dans l'Eglise. C'était comme une initiation aux grandes vertus, il comprenait vaguement ce qui est ici-bas le sacrifice, et ses idées sur le respect se complétaient de jour en jour. Dans les expéditions toujours suivies par le R. P. N., jésuite, le Parisien dressait la tente de l'aumônier et veillait à ses repas; il disait en riant qu'il fallait soigner les soldats du bon Dieu.

Le 3e chasseurs d'Afrique envoya des escadrons au corps expéditionnaire de Crimée. Le maréchal de Saint-Arnaud qui connaissait le Parisien pour un bon compagnon, lui fit l'honneur de le désigner personnellement.

On n'a pas oublié les souffrances de l'armée de Crimée. Le maréchal Canrobert mit en relief une vertu nouvelle dans nos rangs; la résignation. Le Parisien ne fut pas le moins résigné. Il supporta les privations, souffrit la douleur, éprouva la misère sans perdre un seul instant son humeur joviale, signe de fermeté et non d'indifférence. Sur les champs de bataille comme aux tranchées, on le vit soutenant les courages et donnant l'exemple de la discipline.

Le général Morris le choisit entre tous pour porter son fanion au plus fort des mêlées. Il escortait le général d'Allonville dans son aventureuse expédition. Le Parisien y conquit la médaille militaire par une intrépidité qui fut mise à l'ordre du jour de l'armée. Dans l'embuscade nocturne qui fit la réputation du général de Monnet, le Parisien fut blessé d'un coup de baïonnette et refusa obstinément d'entrer à l'hôpital.

Cependant, comme il ne pouvait servir activement, le bras gauche étant traversé de part en part, son colonel, qui l'aimait et l'estimait, le désigna pour les fonctions de planton permanent à l'hôpital. Ce service devait durer jusqu'au rétablissement complet du Parisien.

III

Il se rendit donc à l'hôpital, non en qualité de malade, mais de surveillant. Il était là pour le maintien de l'ordre et pour l'exécution des règlements. Il accomplissait son service le sabre au côté, les cartouches dans la giberne et le bras en écharpe.

La nature même de son service l'obligeait à tout voir et à tout entendre. Il pénétrait pour la première fois dans le séjour de la souffrance. Son esprit observateur ne tarda pas à être frappé de choses si nouvelles pour lui.

Les sœurs de charité allaient et venaient, la nuit aussi bien que le jour. De leurs mains délicates, elles pansaient les plus horribles blessures, soutenaient de leurs voix timides les courages défaillants, adoucissaient les dernières heures des mourants, et répandaient dans ces grandes salles désolées comme un parfum divin qui calmait les désespoirs.

En traversant lentement ce vaste hôpital, le Parisien remarqua une sœur de charité qui lui remontra partout, tantôt à la pharmacie, tantôt à la lingerie, souvent au chevet des malades, et bien souvent aussi dans la chapelle où elle priait avec ardeur.

La pauvre femme n'était ni jeune ni forte. Ses traits amaigris indiquaient de longues privations; et sa démarche pesante disait assez combien les fatigues l'avaient meurtrie. Sous sa grande coiffe blanche, l'ombre cachait sa physionomie. Des traits d'une virgine pureté, sillonnés de rides, se détachaient vaguement. Cette femme se nommait sœur Geneviève.

Elle causa une vive surprise au Parisien. Jamais cet homme n'avait vu semblable dévouement. Il ne soupçonnait même pas qu'il jût

exister sur la terre. L'admiration succéda bientôt à l'étonnement. Le Parisien se demanda dans quel trésor cette petite et faible femme puisait les richesses qu'elle jetait à pleines mains. Il remarqua qu'un mot adressé à un malade, moins que cela, la présence de la sœur près d'un lit, ranimaient les espoirs et réchauffaient les cœurs. Le Parisien se sentit attendri en voyant sœur Geneviève recevoir un blessé. Le malheureux avait la poitrine déchirée par un éclat d'obus. Le sang ruisselait, et les chairs palpitantes couvraient le drap de la capote. Le blessé gémissait et râlait. De grosses larmes traçaient des sillons sur la poussière qui couvrait son visage. Ses dents se choquaient avec bruit, et ses yeux à demi fermés imploraient la pitié.

Sœur Geneviève le coucha doucement sur un matelas, comme une mère coucherait son enfant. Elle essuya le front et les joues avec un linge blanc, puis les rafraîchit d'une eau préparée par elle. Tout en travaillant de ses mains, la petite sœur parlait au blessé une langue inconnue, mélange de caresses et de prières, quelque chose qui ne s'entend que près du berceau de l'enfant chéri, ou dans la solitude de la cellule devant le crucifix. Les sons qui sortaient des lèvres de sœur Geneviève allaient certainement au cœur de ce pauvre blessé, car il se taisait pour regarder la sainte femme, et l'enveloppait de sa vue étonnée, pleine de troubles et déjà voilée. La petite sœur coupa les vêtements avec des ciseaux, mais si délicatement que le blessé ne sentit rien. Elle imbibait la plaie d'une eau fraîche et pure, fit le premier pansement et transporta le soldat dans un bon lit bassiné, nous dirions volontiers parfumé. Elle posa la tête du malade sur l'oreiller et, plaçant sa main ensanglantée sur le front de cet inconnu, elle inclina sa tête et lui dit bien bas : "Reposez, mon enfant ; je vais chercher une potion en attendant l'arrivée du docteur."

Sœur Geneviève s'éloigna rapidement, et le Parisien lui vit faire un signe de croix.

Il faudrait un pinceau très délicat, un crayon bien léger, des couleurs d'une extrême finesse pour peindre les sentiments qui agitaient le Parisien. Ce fut en lui comme une vision. On est grossier, sans éducation, ignorant, incrédule ; l'esprit peut demeurer inculte, le cœur peut perdre ses échos ; l'âme demeure avec ses cordes sonores. Seulement, il faut que Dieu fasse résonner ces cordes, soit par les puissantes voix de Fenelon ou de Bossuet, soit par l'action simple et naïve d'une sœur de charité, soit autrement. Sa puissance étant inépuisable, Dieu nous touche comme il lui plaît. Cette fois, il se servit d'une pauvre petite femme pour faire vibrer l'âme rebelle d'un soldat.

Le Parisien devint pensif. Il se demanda quelle cause était assez puissante pour produire de tels phénomènes. Aucune lecture, aucun sermon ne vinrent l'éclairer. Mais en considérant le courage, le dévouement, la résignation de ces religieuses humbles, silencieuses, contentes de leur sort, le Parisien ne put s'empêcher de reconnaître qu'il y a quelque chose d'invisible au-dessus de la terre, quelque chose de plus puissant que les potentats et que leurs armées innombrables.

L'idée d'un Être suprême lui apparaissait, vague, indéterminée, mais certaine. Tout cela se passait en lui-même sans qu'il fit part de ses aspirations à qui que ce fût. Chaque journée, chaque heure lui apportait un nouveau témoignage. Il avait vu la mort sur les champs de bataille, alerte, vive, prompt et glorieux. Il voyait la mort sous une face nouvelle, la mort sur un lit d'hôpital, morte cruelle, lente et sans échos. Cette mort-là le frappait par son contraste avec sa sœur de la bataille.

Celle-ci lui avait souri, celle-là le faisait songer. On comprendra sans peine qu'il fut amené tout naturellement à la pensée d'une autre vie.

Cet homme si hardi n'osait adresser la parole à l'une des sœurs. Il éprouvait, en les voyant, un tel respect, une telle vénération, qu'il eût volontiers fléchi le genou devant elles. Sans le savoir, il avait soif de la prière.

Un jour qu'il avait été porter une dépêche dans le camp de la division, le Parisien se laissa entraîner à suivre ses camarades qui marchaient au combat. Lorsqu'ils furent en présence de l'armée russe, il vit tous les soldats du czar s'agenouiller et prier avant de s'élancer. Ce spectacle lui parut plein de grandeur. Ses souvenirs lui rappellèrent qu'en Afrique les musulmans priaient le matin, le soir et plusieurs fois durant le jour. Il apprit plus tard que les philosophes avaient effacé la prière de la mémoire du peuple français et arraché de son cœur jusqu'à l'idée de Dieu.

Après cette bataille, comme il allait reprendre son service à l'hôpital, le Parisien fit rencontre d'un fourgon d'ambulance qui ramenait les blessés. Parmi eux se trouvait un colonel d'artillerie arrêté au terme de sa carrière militaire et attendant de jour en jour sa mise à la retraite. Ses cheveux blancs n'enlevaient rien au caractère énergique de sa figure bronzée. On voyait que, dans son long voyage à travers les armées, il avait connu les heureuses journées et plus encore les malheureuses. On voyait sur sa tête des sillons tracés par le soleil, par la neige, par la pluie, par le vent, par les triomphes et les misères. On reconnaissait surtout le signe de la résignation. On eût pu confondre cette tête de soldat avec une tête de martyr.

Le vieux artilleur fut placé dans une vaste salle de l'hôpital réservée aux officiers supérieurs. Il y était seul, le dernier occupant étant mort depuis quelques heures.

Le Parisien voulut aider la sœur Geneviève dans les soins qu'elle donnait au colonel. Il se multiplia malgré sa propre blessure. Le vétérinaire vit, sans sourcilier, le docteur sonder sa plaie ; elle était large, profonde et ruisselait de sang. Le Parisien soutenait dans ses bras le corps du blessé et tremblait plus que lui.

Lorsque l'appareil fut posé sur la blessure, la sœur préparait tout pour la nuit. Le docteur, en se retirant, n'avait pas laissé une parole d'espérance.

Son silence, sa tristesse ne disaient que trop bien que la blessure était mortelle.

La sœur de charité, assise dans un fauteuil de paille, tenait entre ses doigts les grains noirs de son chapelet. Placée au pied du lit, elle suivait d'un regard inquiet la respiration saccadée du vieux canonier à demi couché sur un matelas posé à terre. Le brigadier veillait, écoutant cette sorte de sifflement qui s'échappait des lèvres du blessé dont la poitrine est déchirée.

Dix heures sonnèrent à l'horloge de l'hôpital, puis onze heures, ensuite les douze tintements de minuit se firent entendre. Le colonel prononça quelques paroles inintelligibles. La sœur de charité et le brigadier se levèrent. Celui-ci dit : "Que voulez-vous, mon colonel ?" Et celle-là prononça ces mots : "Que voulez-vous, mon frère ?"

Un murmure, moins que cela, un souffle s'échappa des lèvres du colonel. Le Parisien qui soutenait de ses mains la tête du blessé et prêtait une oreille attentive, répéta doucement à la sœur : "Il demande son fils."

L'horloge sonna une heure du matin. La sœur pria toujours, et le brigadier, les bras croisés, considérait alternativement le grand christ d'ivoire placé à la tête du lit, et le colonel étendu sur ce lit. La pensée du sacrifice suprême, l'idée de l'agonie commençaient à pénétrer dans l'esprit du Parisien.

Deux heures sonnèrent à l'horloge. Un silence majestueux régnait partout. Au tumulte de la bataille avait succédé une sorte d'anéantissement. On ne dormait pas cependant, on souffrait sans bruit, sans plaintes ; mais près des lits de souffrance la prière veillait, et les pauvres petites sœurs enseignaient à ces hommes si braves le secret des belles morts.

Trois heures allaient venir et la sœur ravivait la lampe dont la faible lueur éclairait à peine, lorsqu'un bruit se fit entendre. La porte s'ouvrit. Le colonel fit un effort pour tourner la tête, mais ses yeux seuls se dirigèrent vers cette porte ouverte. La fraîcheur de la nuit pénétra dans la chambre et le souffle de la brise fit tressaillir la flamme de la lampe.

Debout à cette porte, le visage couvert d'une pâleur livide, les regards égarés, un jeune officier se tenait debout, immobile et tremblant. Tout à coup il s'élança jetant un cri douloureux. Le jeune homme se précipita sur le bord du lit. "Mon père !" fut tout ce qu'il dit.

Le colonel sembla se ranimer et ils restèrent longtemps embrassés, le fils sanglotant, mais le père toujours calme. La sœur de charité et le brigadier, debout tous deux, contemplaient cette scène. Les lèvres de la sœur murmuraient une prière, tandis que le brigadier du revers de sa main mutilée essuyait une larme.

Le docteur revint un peu avant le jour et se retira plus sombre encore que la première fois. L'officier ne l'interrogea que du regard. Il avait tout compris.

La respiration devenait de plus en plus difficile, les traits se décomposaient et l'agonie commençaient avant la fin du jour.

Retenu sur le champ de bataille, le fils du colonel avait ignoré la blessure de son père. Ce fut seulement au retour, vers minuit, que le jeune homme apprit le malheur qui le frappait. Il courut à l'hôpital.

Vers cinq heures du matin, un prêtre se présenta. Lui aussi venait du champ de bataille. Il y était depuis vingt heures pour bénir les mourants.

Le religieux qui appartenait à la Compagnie de Jésus, s'approcha discrètement du lit. Au mouvement qu'il produisit, le colonel ouvrit les yeux et un éclair de joie brilla sur sa figure. L'aumônier s'inclina sur l'oreiller où reposait la tête et adressa quelques paroles au blessé. Le colonel put seul entendre la voix du prêtre.

Celui-ci fit un signe de la main et chacun se retira à l'extrémité de la chambre.

L'aumônier ne tarda pas à s'éloigner. La sœur de charité le suivit.

L'officier se rapprocha du lit de son père, lui prit la main et pencha sa tête sur cette main. Tout était silencieux. Après un repos d'une heure, le colonel pria l'aumônier de venir. Quelques mots furent échangés entre eux.

La sœur Geneviève allait et venait sur la pointe des pieds. Elle apportait une petite table en bois qui fut recouverte de draps blancs. Un grand christ vint occuper le milieu de cet autel improvisé. Une sœur déposa un reliquaire près du christ, tandis que le brigadier plaçait au pied du crucifix le sabre et la décoration de commandeur du colonel. Des flambeaux furent allumés sur l'autel. Des draps d'une blancheur éclatante couvrirent le lit du blessé et le Parisien posa sur les épaules du colonel son uniforme ensanglanté, déchiré par la mitraille, et les épaulettes d'or noircies de poudre. On souleva le vieux canonier qui voulait mourir debout.

Il faut renoncer à peindre le sublime spectacle qui frappa les yeux du Parisien et produisit en son âme une agitation qu'il n'avait jamais ressentie.

Ce vieux soldat avait demandé l'Extrême-Onction, et le prêtre venait. Un grand nombre de sœurs de charité étaient agenouillées : des malades, accourus des salles voisines, formaient un groupe recueilli ; des officiers de toutes armes, des artilleurs surtout, occupaient une partie de la vaste salle ; des soldats venus du camp se rangeaient autour des murs. Deux ou trois généraux et le fils du colonel se tenaient immobiles et abattus près du chevet.

Seul, le vieux soldat, dont l'heure dernière s'approchait, semblait sourire à la mort. Ses yeux brillaient d'une sainte joie, et sur ses lèvres tremblantes un sourire défiant la douleur.

C'est qu'il y avait en lui plus qu'un capitaine brave et vaillant ! Il y avait un bon chrétien.

Autrefois, lorsqu'il vint au monde, un prêtre avait mis sur son front l'eau du baptême, et maintenant, lorsqu'il va quitter la terre pour le ciel, un autre prêtre dépose sur son front l'huile

sainte, emblème de la pureté. Sa longue vie, entremêlée d'études et de combats, est toute entière entre deux sacrements.

Il est heureux, il est fier de mourir ainsi devant tous, officiers et soldats, sœurs de charité et malades. Il lève vers le ciel ses yeux qui vont se fermer, et par un dernier effort de ses mains pressa le crucifix sur son cœur. Cette belle tête de soldat était vraiment entourée d'une auréole ; une extase le ravissait et sa chevelure blanche ressemblait à ces neiges immaculées qui brillent au sommet des monts inaccessibles.

Le brigadier semblait en proie au délire. Jamais il n'avait soupçonné ce grand mystère. Debout, le corps penché en avant, il dévorait du regard ce prêtre consolateur et ce mourant sublime. La sœur Geneviève, qui était agenouillée, tira légèrement le Parisien par la tunique, et de sa main délicate lui montra la terre. Le brigadier se mit à deux genoux au pied du lit, croisa les mains, et sa bouche répéta les prières que prononçait le prêtre.

Pendant cette cérémonie chrétienne, les Russes tentaient une sortie. Les minutes, les secondes étaient marquées par le bruit des canons. On eût dit que l'artillerie de Sébastopol saluait le vieux artilleur français. Une larme vint mouiller sa paupière, ce fut la seule. Dieu a pardonné cette larme au vétérans qui avait tant aimé la poudre.

IV

Deux jours après, le maréchal Canrobert faisait rendre les honneurs funèbres au colonel d'artillerie. Les troupes étaient sous les armes, les tambours battaient, les trompettes sonnaient et le bruit des armes se mêlait aux chants des prêtres. Les officiers suivaient avec un recueillement inconnu dans nos villes.

Ce corps était déposé sur un fourgon d'artillerie. Il y avait des drapeaux, des canons, des fantassins, des cavaliers. Le hennissement des chevaux se mêlait aux prières, et l'encens de l'église montait vers le ciel avec les nuages de la poudre.

Le Parisien suivait avec une émotion visible. Mais son attention était attirée bien plus sur le clergé que sur l'armée.

Un officier de son régiment lui traduisait les paroles des prêtres :

"Lorsque vous me chercherez le matin, vous ne me trouverez plus."

"La vie, m'est ennuyeuse ; je m'abandonne aux plaintes et aux regrets... Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des mortels et vos années éternelles comme les années passagères de l'homme ?"

"Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage et me traitez comme votre ennemi ? Devez-vous déployer toute votre puissance contre une feuille que le vent emporte et poursuivre une feuille séchée ?"

"Mes années coulent avec rapidité et je marche dans une voie par laquelle je ne reviendrai jamais."

Le Parisien fut troublé lorsqu'il entendit le dialogue entre le prêtre et le cœur :

Le prêtre : "Mes jours se sont évanouis comme la fumée ; mes os sont tombés en poudre."

Le cœur : "Mes jours ont décliné comme l'ombre."

Le prêtre : "Qu'est-ce que la vie ? Une petite vapeur."

Le cœur : "Mes jours ont décliné comme l'ombre."

Le prêtre : "Les morts sont endormis dans la poudre..... Ils ressusciteront tous..... Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ; ils se reposent dès à présent de leurs travaux, car les bonnes œuvres les suivent."

Ces paroles, prononcées dans une modeste chapelle d'hôpital sur le cercueil d'un soldat mort pour la patrie, retentirent dans l'âme du Parisien. Au cimetière, improvisé sur cette terre étrangère, une fosse avait été creusée. Lorsque le corps du colonel descendit dans la terre, le prêtre dit : "Nous rendons la terre à la terre, la cendre à la cendre, la poussière à la poussière."

Et lorsque les premières pelletes de terre, tombant sur le cercueil, produisirent le son si profondément douloureux que l'on sait, le prêtre s'écria : "Une voix d'en haut fut entendue, qui disait : Bienheureux sont les morts."

Un général s'avança près de la tombe pour exprimer les regrets de tous.

Le Parisien apprit le nom de l'officier supérieur d'artillerie dont il accompagnait la dépouille mortelle. Jusque-là il n'avait vu qu'un brave colonel, il apprit ce qu'il avait été l'homme : Armand comte de Lormat, ancien élève de l'École polytechnique, appartenait à une ancienne et noble famille du Poitou ; l'illustration de sa maison et sa grande fortune n'avaient pas empêché le comte de Lormat de servir la France par la plume et par l'épée. Il avait conquis une grande place dans les sciences par ces travaux qui ouvrent les portes de l'Institut. L'agriculture lui devait d'utiles progrès et son nom s'attachait à une invention au profit de l'art de la guerre.

Quant à ses services militaires proprement dits, nul n'en pouvait montrer de plus éclatants. Le général qui prononçait cet éloge se plut à rappeler les sentiments chrétiens du colonel comte de Lormat.

Le Parisien fut frappé d'un rapprochement qui se fit dans son esprit. "Voilà", se dit-il, un homme d'une grande intelligence, très savant, appartenant aux classes les plus élevées de la société ; cet homme est chrétien, absolument, comme cette pauvre petite sœur de charité qui se fait gloire de ne connaître que ses prières."

Il fut presque humilié de se trouver si loin de la science et si loin de la simplicité.

En revenant de l'hôpital, le Parisien s'approcha timidement d'un prêtre, aumônier d'une division campée au loin. Ce prêtre lui fit observer que l'autel du sacrifice est une tombe, la tombe d'un martyr.

Lorsque l'hôpital fut plongé dans le silence de

la nuit, le Parisien se leva et se promena lentement sur le préau. C'était sa veillée des armes. Dès que la cloche eut sonné le réveil, il pria sœur Geneviève de le conduire chez l'aumônier. Elle le fit simplement, sans surprise et sans éloges.

Peu de temps après, le Parisien communia dans la chapelle de l'hôpital.

V

La campagne de Crimée était terminée depuis dix ans. Le fils du comte de Lormat avait quitté le service et occupait une grande situation administrative. Sœur Geneviève, rentrée dans son couvent, soulageait de nouvelles misères. Le corps du colonel de Lormat avait été rapporté des bords de la mer dans son caveau de famille.

L'intendant du jeune comte l'avait accompagné pour ramener en France les restes mortels de l'un des chefs de la famille.

Le mausolée prit sa place dans la chapelle du château de Lormat que le voyageur remarqua entre Montmorillon et Poitiers. S'il aime les beaux sites, ce voyageur admire en passant deux pavillons à peu de distance du château et qui semblent être deux sentinelles avancées.

L'un de ces pavillons sert de logis à l'intendant du comte de Lormat, qui ne prend que le titre plus modeste de régisseur. Cependant il a droit de se nommer "monsieur l'intendant", car par son activité, son dévouement, sa probité, sa constante surveillance, la fortune du comte a doublé de valeur.

Le comte, que les devoirs de sa charge retiennent à Paris où il préside l'une des sections du conseil d'Etat, a placé son entière confiance dans les rares mérites de son régisseur. Il lui a ménagé un petit appartement dans son hôtel de Paris. Mais le brave intendant a si peu de goût pour Paris, qu'il n'en prononce même pas le nom, et se sert de l'expression provinciale : "la capitale."

Il fuit donc la capitale et ses plaisirs pour vivre en paix dans les champs et dans les bois. Il y est aimé des pauvres et des bonnes gens, mais redouté des méchants. C'est que le régisseur de M. le comte est un rude homme, la terreur des braconniers et des maraudeurs, l'auxiliaire volontaire des gendarmes, l'appui des gardes champêtres, le dictateur du village, devant lequel tremblent les cabaretiers et qui met en fuite les vagabonds.

Ce régisseur est presque un bourgeois campagnard. Levé avant le jour, il surveille. Toujours armé d'un bâton de bois vert coupé dans la forêt voisine, le régisseur fait tourner ce bâton qui siffle aux oreilles comme un avertissement. Pour sa surveillance lointaine, il monte un bidet poitevin qui va l'amble comme le meilleur de Normandie. L'hiver, M. le régisseur, son fusil sous le bras, précédé du bon chien né au château, chasse le lièvre et le perdreau, sans en manquer un seul.

Le soir, il met en règle ses comptes avec un ordre qu'enverrait le banquier le plus habile de Poitiers.

M. le régisseur parle peu, et toujours d'une voix brève et qui sent le commandement.

Nul ne connaît son âge, mais ses cheveux gris indiquent assez que la jeunesse est déjà loin. Ses allures un peu raides et sa tête accommodée à l'ordonnance disent clairement qu'il a été soldat. M. le comte, qui le traite en ami, l'appelle souvent Don Quichotte, tandis que les gens du pays, lorsqu'il a le dos tourné, le nomment "Duracuire".

Le curé l'aime fort, non seulement parce que ce diable de régisseur est marguillier de la paroisse, mais encore parce qu'au pouvoir temporel il joint parfois le pouvoir spirituel.

Pour n'en citer qu'un exemple, il arriva qu'aux dernières élections, cinq ou six malandrins insultèrent le vieux curé. Le régisseur le sut et se rendit incontinent dans le cabaret en vogue, siège de la propagande révolutionnaire. Il entra comme Louis XIV au parlement, botté et le fouet à la main. D'une voix forte, il prononça ce remarquable discours : "Écoutez bien ceci, tas de vauriens que vous êtes : le premier d'entre vous qui insultera le curé, aura un petit compte à régler avec..."

Ici, l'orateur se tut, mais le fouet siffla dans l'air. Le silence le plus solennel succéda à cette harangue. Lorsque le fouet cessa de tourner, le régisseur ajouta : "Je ne vous dis que ça."

Puis il sortit en sifflant son chien de nuti, respectable boule-dogue qui avait étranglé plus d'un loup au temps des grandes neiges.

Jamais on ne vit le régisseur tenir en main un seul journal, et les élections le faisaient toujours rire. Pour bon chrétien, il était à sa façon et nullement à la façon de M. le curé. L'onction lui manquait. Un jour, ce bon curé lui faisait observer que les villageois étaient ses frères. "Sans doute, répondit-il, ce sont mes frères, mais je suis l'aîné parce que j'ai servi mon pays, versé mon sang pour la patrie, bravé cent fois la mort, tandis qu'ils tondaient leurs moutons pour vendre la laine." Le curé lui parla de l'Évangile, l'engageant à le méditer.

"Ah ! mon maître, s'écria le régisseur, je lis souvent l'Évangile, mais je vous avoue que je m'arrête bien volontiers sur ce passage de saint Matthieu : "Et Jésus entra dans le temple de Dieu, et il chassait tous ceux qui vendaient et achetaient dans le temple ; et il renversa les tables des changeurs et les sièges de ceux qui vendaient des colombes ;"

"Et il leur dit : Il est écrit : Ma maison sera appelée la maison de la prière ; et vous, vous en avez fait une caverne de voleurs."

L'intelligence du lecteur lui a fait reconnaître dans l'intendant du comte l'homme qui avait été le Parisien. Vagabond dans son enfance, mauvais ouvrier dans sa jeunesse, la discipline militaire fit de lui un bon soldat, et la religion le transforma complètement. Utile pendant son âge mur sous le drapeau de la France, il devint, en vieillissant,

lissant, un excellent citoyen, honnête homme et bon chrétien. Avons-nous besoin d'ajouter que monsieur Claude conservait un pieux souvenir de sa sœur Geneviève. Mais il ignorait à quel ordre appartenait la sainte fille. Pour lui, toutes les religieuses qui donnent leurs soins aux soldats, étaient sœurs de charité. Il avait souvent parlé au vieux curé des aventures de sa vie. Un soir, il lui raconta son histoire complète. Le pasteur écouta sans

interrompre une seule fois, mais son visage laissait lire les impressions qui l'agitaient. Un long silence succéda au récit. Tous deux étaient profondément émus. Le curé dit lentement : " *Digitus Dei est hic.*" M. Claude, un peu surpris, interrogea le prêtre du regard et celui-ci reprit : " Le doigt de Dieu est là."

ANNÉE DU ROSAIRE

OU

Le Rosaire médité

dans l'esprit des temps de l'année liturgique et dans la vie ou les écrits de quelques saints.

PAR

Le Novicial du Saint-Rosaire

De la Congrégation Dominicaine de Sainte-Catherine de Sieme.

Un beau volume in-18 de 817 pages..... Prix, franco, 88 cts.

VITA ET DOCTRINA

JESU CHRISTI

EX QUATUOR EVANGELISTIS

COLLECTA

Et in meditationum materiam ad singulos totius anni dies distributa

Per N. AVANCINUM

Societatis Jesu

UN VOLUME in-18..... Prix, franco, 75 cts.

SOUVENIRS

DE LA

CONGRÉGATION DE NOTRE-DAME

OU

RECUEIL DE NOTICES SUR LA VIE ET LA MORT DE PLUSIEURS ÉLÈVES DE LA

MAISON DES OISEAUX.

2 volumes in-12. Prix Franco, \$1.25.

COURS DE

SENS - COMMUN

OU

Correspondance de familles sur les questions qui importent le plus à la société, aux familles et aux individus

Par M. l'Abbé RICHAUDEAU

1 volume in-8 de 340 pages . . . Prix Franco 60 cts.

DE L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES

ET DE L'INFLUENCE POSSIBLE DES FEMMES

Par Madame la Comtesse DROHOJOWSKA

1 volume in-12 Prix, franco, 50 cts.

DIRECTION MORALE ET RELIGIEUSE

DE L'ENFANCE

ET DE

LA JEUNESSE

conseils pratiques aux parents et aux maîtres

PAR LE R. P. FRANCO, S. J.

1 volume in-12 Prix Franco 75 cts.

LA VIE N'EST PAS LA VIE.

DOUZIÈME LETTRE

21 septembre.

CHER AMI,

Que toujours et partout, n'importe le climat ou le degré de civilisation, le genre humain ait cru au surnaturel, pratiqué le surnaturel, réglé sa conduite sur le surnaturel, le fait n'est pas contestable. Nous en convenons, répondent Vacher et son école : mais nous soutenons qu'en cela le genre humain s'est trompé.

Tu le vois, c'est toujours le même refrain et la même prétention. Ils accusent tous les hommes d'hallucination et de démence, et se déclarent eux-mêmes seuls sages, seuls éclairés parmi les mortels. N'est-ce pas là, comme nous disions, un miracle d'orgueil, d'ignorance et de folie ?

Ils en font un plus grand encore. Après avoir refusé au genre humain l'usage de la raison, ils se le refusent à eux-mêmes. La raison, ce n'est pas assez ; les yeux, les oreilles, tous les sens disent à chaque heure, à chaque seconde, non-seulement que le surnaturel existe, mais encore que l'homme ne vit que du surnaturel et dans le surnaturel. En sorte que rien n'est aussi vrai que le mot de saint Paul : " C'est en lui que nous avons l'être et le mouvement et la vie." Un instant de réflexion suffit à le prouver.

Est-ce que l'homme ne vit pas de la création et dans la création ? Or, se peut-il concevoir rien de plus surnaturel que la création, dans son acte premier et dans son acte second ? Dans son acte premier, la création consiste à faire passer du néant à l'être. Entre ce qui est et ce qui n'est pas, la distance est infinie. La faire franchir n'appartient qu'à une puissance éminemment surnaturelle. Dans son acte second, la création consiste à conserver l'être une fois donné. Ce nouvel acte n'est pas moins surnaturel que le premier, attendu que la conservation des êtres n'est que la continuation de leur création.

Comme toi, cher Frédéric, comme moi, comme tous les hommes, nos petits mécréants vivent de la création et dans la création, c'est-à-dire du surnaturel et dans le surnaturel. S'ils n'avaient pas répudié leur raison, comme un mari libertin répudié une femme vertueuse ; ou plutôt, s'ils n'avaient pas crevé les yeux, comme à ces empereurs du Bas-Empire, ils ne pourraient élever leurs regards au ciel, ni les baisser vers la terre, ni les porter autour d'eux, ni se regarder eux-mêmes, sans apercevoir, sans bénir, sans adorer le surnaturel.

C'est même pour cela, uniquement pour cela, que tous les êtres ont été faits. La création tout entière est un immense miroir dans lequel l'homme peut et doit lire l'existence, la puissance, la sagesse, la bonté de l'Être surnaturel qui en est l'auteur. Malheur à lui s'il ne le fait pas.

Pour se dispenser de ce devoir, d'ailleurs si consolant, ils disent : " Nous n'admettons pas la création."

Vous n'admettez pas la création ! Vous admettez donc des effets sans cause, des rivières sans source, des maisons sans architecte, des horloges sans horloger, des tableaux sans peintre.

Ils ajoutent : " Vous ne vous entendez pas. Quand nous disons que nous n'admettons pas la création, cela signifie que nous n'admettons pas l'acte créateur, par lequel une puissance infinie a fait toutes choses de rien."

Vous admettez du moins que ces choses existent : le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment, vous-mêmes compris. Pour expliquer leur existence, il n'y a que trois moyens : croire qu'elles sont l'ouvrage de Dieu ; dire que c'est l'homme qui les a faites ; prétendre qu'elles se sont faites elles-mêmes. Vous rejetez avec dédain la première explication. Restent la seconde et la troisième.

Quant à la seconde, vous n'y croyez pas plus que nous. Quoi ! ce serait l'homme qui aurait fait la terre et la mer, les animaux et les poissons ! Ce serait l'homme qui aurait fait le ciel, fabriqué et suspendu au firmament les milliers de globes immenses qui roulent au-dessus de nos têtes ! D'où vient qu'il ne fait plus rien de semblable ? Quand a-t-il perdu sa puissance ? Pourquoi s'est-il mis en grève ?

Ce serait l'homme, cette petite fourmi, perchée sur notre petite motte de terre qui, ayant sous la main tous les éléments nécessaires, sue sang et eau pour se bâtir une maison ; ce serait ce petit insecte qui aurait fait le soleil, plusieurs millions de fois plus gros que notre globe, qui l'aurait lancé à trente millions de lieues de la terre et qui le soutiendrait dans le vide ! Pour en faire justice, il suffit d'exposer de pareilles prétentions : l'absurde ne se répute pas.

Venons à la troisième explication. Elle consiste à prétendre que les créatures se sont faites elles-mêmes. En disant que les créatures se sont faites elles-mêmes, vous reconnaissez qu'elles ne sont pas éternelles, et vous avez raison. Elles n'ont aucune des qualités de l'être nécessaire, ni l'intelligence, ni la liberté, ni l'immutabilité. Toutes sont sujettes au changement, à la décomposition et à la mort.

Mais si elles ne sont pas éternelles, il fut donc un temps où elles n'existaient pas plus dans leurs éléments que dans leurs formes. Si elles n'existaient pas, elles n'étaient rien. Selon vous, le rien aurait donc fait quelque chose : le néant, l'être. Selon moi, il n'y a que le gosier d'un matérialiste, assez large pour avaler une pareille couleuvre. Digérez-la si vous pouvez ; je passe.

Voilà donc réduite à sa juste valeur la démonstration de ce pauvre Vacher et de son école, aujourd'hui si nombreuse, contre Dieu, contre l'âme, contre le surnaturel, contre la foi du genre hu-

main à toutes ces vérités, et notamment à la vie future.

Tu me demandes d'où vient à ces hommes, bapisés comme nous, cette rage de négation, cette fièvre de l'absurde, ce besoin de dégrader l'homme au point d'en faire un *tas de boue* et l'être le plus malheureux de la création, sans récompense pour ses vertus, sans compensation pour ses larmes, sans autre vie que la mort vivante d'ici-bas ? La réponse est facile.

Le surnaturel les importune. A tout prix ils veulent s'en débarrasser. Et ils nient à outrance, ne reculant devant aucun sophisme, devant aucune absurdité, devant aucune évidence. Bien plus, tout ce qui parle du surnaturel les irrite ; et, à défaut de raisons, ils ont recours aux injures, aux ricanements stupides et même à la violence. De là, ce dont nous sommes témoins, surtout depuis quelques années, le rugissement de toutes les passions et des torrents d'outrages, sans exemple, contre le surnaturel, sous tel nom, telle forme, ou dans tel acte et telle personne qu'il se manifeste : dans le présent, la guerre acharnée faite à l'Église, et, pour l'avenir, des menaces à faire trembler.

Vains efforts ; ils ne peuvent arracher complètement la foi de leur cœur. Malgré qu'ils en aient, ils sont condamnés à se dire, comme un de leurs chefs, à la vue de la création :

" L'univers m'embarasse, et je ne puis songer que cette horloge existe et n'ait point d'horloger."

A plus forte raison, l'implacable évidence vient-elle les torturer à la vue de l'Église catholique, manifestation plus éloquente encore du surnaturel. Leurs blasphèmes mêmes sont la preuve de leur foi : *On ne hait que ce qu'on craint, et on ne craint que ce qu'on croit.*

Mais enfin me demandes-tu de nouveau : Pourquoi cette haine du surnaturel ? Pour vivre au gré des passions. Dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les hommes, l'incrédulité et la corruption se donnent la main. Il y a trois mille ans, l'Esprit de Dieu disait par la bouche de David : L'impie a dit : Dieu n'est pas, *non est Deus* ; voilà l'horreur du surnaturel ou l'incrédulité.

Et il est devenu un homme de crimes, un cloaque d'abominations, *corrupti sunt et abominabiles facti sunt* ; voilà la corruption. Rien n'a changé. " J'ai cru longtemps, disait Rousseau, qu'on pouvait être vertueux sans religion ; c'est une erreur dont je suis bien revenu." Son témoignage est irréusable ; car toute sa conduite en prouve la vérité.

Or, n'être pas vertueux ou vivre au gré de ses passions, c'est la même chose. Vivre au gré de ses passions, c'est vivre de la vie des sens, de la vie des bêtes, et des bêtes immondes. Pour l'homme, être ange ou bête, adorer l'esprit ou la chair, le Dieu très-haut ou le Dieu très-bas : l'un y a pas de milieu possible.

La noblesse même de sa nature s'y oppose. A la hauteur de laquelle on tombe, se mesure la profondeur de la chute : *Corruptio optimi pessima*. Croire que les ennemis du surnaturel se targuent d'incrédulité, uniquement pour le sot plaisir de se dire incroyables, serait puéril. Un intérêt de cœur se cache sous leurs paroles : *On n'est libre penseur que pour être libre faiseur.*

" J'ai vu de près, écrivait naguère un homme du monde, les mécréants de nos jours. Une expérience de quarante ans m'a permis de percer le voile qui cache les mystères de leur vie intime. Partout j'ai trouvé, comme la Bruyère, des sépulchres blanchis. Malgré des apparences trompeuses et des déguisements plus ou moins habiles, tous ont un langage qui ne trompe pas : c'est le langage de leurs œuvres. Ce langage contient le dernier mot de ce qu'ils appellent leurs théories scientifiques, et que j'appelle, moi, leur haine de la vérité.

" J'ai interrogé ce langage dans tous les négateurs du surnaturel : Solidaires, positivistes, matérialistes, clubistes masculin et féminin, non-seulement en France et en Belgique, mais en Allemagne, en Angleterre et en Italie. Leur secrète profession de foi philosophique est invariablement la même : *L'incrédulité n'est qu'un masque ; la réalité est que nous voulons pouvoir nous rouler tout à notre aise dans le sensualisme, et ronfler dans la boue.*"

C'est la traduction libre, mais exacte, de la demande des esprits impurs dans l'Évangile : *Mitte nos in porcos.*

Quand un adversaire se cache dans un pareil refuge, on ne le combat plus : on l'y laisse.

Tout à toi.

Post-Scriptum. — On vient de m'apprendre une anecdote que je t'envoie comme bouquet de mes deux dernières lettres. L'autre jour, un des camarades de Vacher a été reçu docteur en médecine. Le soir même de son triomphe, il est venu dans un salon, et en présence de vingt personnes, il s'est permis de nier fièrement l'existence de l'âme et de faire profession de matérialisme.

Après l'avoir écouté quelques instants, un vieillard, élevant la voix, l'a interrompu en ces termes : " Vous dites, monsieur, que vous êtes docteur en médecine : vous vous trompez. — Comment ! j'ai mon diplôme dans ma poche. — Vous vous trompez ; ce n'est pas un diplôme de docteur en médecine, c'est un diplôme de vétérinaire. Puisque nous n'avons pas d'âme, il n'y a plus de docteur en médecine, il n'y a que des vétérinaires ; et vous et vos pareils n'êtes pas autre chose."

La foudre serait tombée à ses côtés, que le petit mécréant aurait été moins interdit. Aux rires de tout le salon, il a compris qu'il lui restait qu'un parti à prendre, se taire et se retirer. Il l'a fait, et il court encore.

CREDIT PAROISSIAL
C. B. LANCTOT
 268, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE

Approuvé par Sa
 Grandeur Monseigneur
 de Montréal.

SAYS NOIRS,
 MÉRINOS

ET
SOUTANES

SUR
 COMMANDE.

Importation de Calices, Cibores, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.
 Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie.

Spécialité : **DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.**



HUILE D'OLIVE

Pour les sanctuaires,

HUILE POUR TABLE.

AUBE

PURIFICATOIRES

LAVABO

ET

LINGERIE

POUR

EGLISE.



A. BELANGER

276 RUE NOTRE-DAME
 MONTREAL.

MEUBLES DE TOUS LES PRIX

ET DE

TOUS LES STYLES :

Ameublements de salon,

De chambre à coucher,

Bibliothèques,

Lits en fer

Chaises en jonc et autres,

Lits à ressorts,

Matelas de toutes sortes,

Oreillers etc.

Notre Magasin renfermant toujours un assortiment complet et du dernier goût, à des prix très modérés, satisfait le public le plus exigeant.

Nous apportons également tous nos soins aux commandes que veulent bien nous donner Messieurs les membres du clergé.

MATHIEU & FRÈRE

MARCHANDS EN GROS

No. 83, RUE SAINT-JACQUES.

MM. MATHIEU & FRÈRE FONT SPÉCIALEMENT ET EXCLUSIVEMENT LE COMMERCE DES

Vins et celui de l'Huile d'Olive

Et ont constamment un choix excellent et varié de

Vins de messe, de Bordeaux, d'Espagne, d'Italie, etc.

A DES

PRIX MODÉRÉS.



AUX PULMONAIRES ET AUX DYSPEPTIQUES.

PHOSPHATES de BLÉ
 (PHILLIPS)

Tonique et reconstituant, fortement recommandé contre toutes maladies nerveuses, perte de sommeil, inactivité des fonctions intellectuelles et débilité générale.

HUILE DE FOIE DE MORUE

Aux PHOSPHATES de BLÉ (Phillips)

Approuvée et recommandée par la faculté. Depuis quatre années d'emploi dans la pratique ordinaire, tous les médecins lui donnent la préférence sur toutes les autres préparations et même sur l'huile pure : n'ayant aucun de leurs inconvénients, elle ne provoque aucune fatigue d'estomac, l'enfant le plus difficile et la jeune fille la plus délicate la prennent facilement.

LAIT DE MAGNESIE (Phillips)

Guérit promptement la dyspepsie, l'indigestion, le mal de tête, purifie l'haleine fétide et neutralise l'acidité de l'estomac.

RENOVATEUR PARISIEN DE LUBY.

Cette excellente préparation ramène les cheveux gris à leur couleur naturelle : empêche et détruit les pellicules, empêche certainement les cheveux de tomber et donne une satisfaction complète à tous ceux qui s'en servent.

Ces préparations sont à vendre chez les pharmaciens.

R. J. DEVINS, agent en gros,

Place du Palais de Justice, Montréal.

DRAPEAU & SAVIGNAC
FERRBLANTIER, PLOMBIER ET COUVREUR
 120, GRANDE RUE SAINT-LAURENT.

Appareils à l'eau chaude pour
 Eglises,

Presbytères,

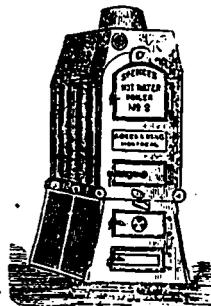
Couvents,

Maisons particulières

Edifices publics ;

Conduits,

Tuyaux, etc., etc.



Couvertures en tous genres,

En tôle galvanisée,

En ardoise,

En fer blanc

Pour églises ou édifices publics

Maisons privées.

Les ordres sont exécutés dans le plus bref délai, avec le plus grand soin et à des prix très modérés.

Parmi les travaux importants de cette nature faits par cette maison, nous pourrions citer ceux faits aux collèges de l'Assomption, de Sainte-Thérèse, de Hull, aux évêchés de Sherbrooke et de Trois-Rivières, à la Librairie Saint Joseph, etc., travaux qui ont donné la plus entière satisfaction.

LANTHIER & CIE.

271, RUE NOTRE-DAME

Chapeaux anglais, français et américains de tous les genres, de toutes les qualités. Modes les plus récentes, pour hommes et enfants. Spécialité de chapeaux pour le clergé ; chapeaux de soie romains et ordinaires, feutres durs et mous.

Pardessus imperméables. Parapluies des célèbres maisons de Martin, Sangster, etc. Pardessus et manteaux en tweed, en cachemire noir.

Nous espérons satisfaire à l'avenir, comme nous l'avons toujours fait par le passé, messieurs les membres du clergé qui daignent nous honorer de leur confiance.

LE LIVRE DES MENAGES

NOUVEAU MANUEL

D'ECONOMIE DOMESTIQUE

CONTENANT

Les notions et les renseignements les plus utiles aux ménagères pour l'achat et l'entretien du mobilier, le chauffage, l'éclairage, l'entretien et la conservation du linge et des vêtements, le blanchissage et le dégraissage, l'achat et la conservation des denrées alimentaires, la préparation des confitures des liqueurs de ménage et des sirops, le service des domestiques, les soins hygiéniques, la pharmacie et la médecine domestique, etc. avec un choix des meilleurs recettes et des procédés les plus simples.

PAR M. G. BELEZE

CINQUIÈME ÉDITION

1 volume in-12

Prix Franco 75 cts.